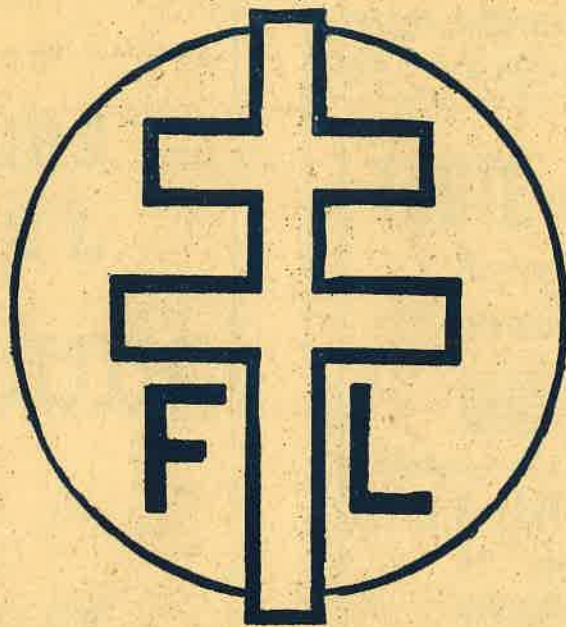


PRIX : 20 FRANCS



REVUE DE LA FRANCE LIBRE

FÉVRIER 1949

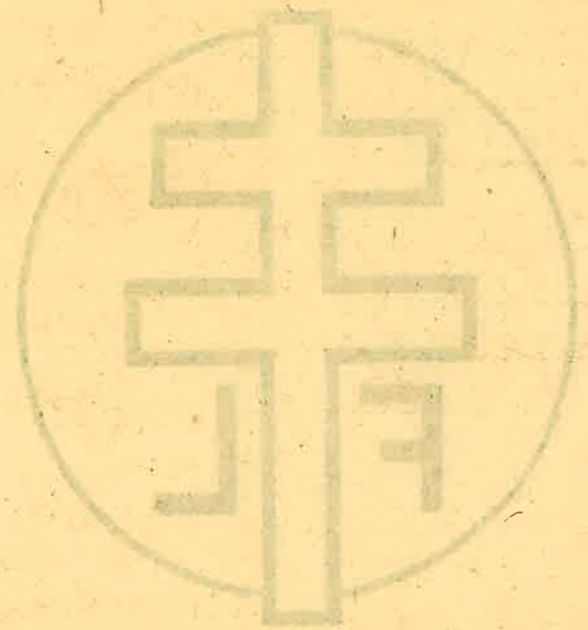


NUMÉRO 15

FRANCIS

REVUE
DE LA
FRANCIS LIBRE

FÉVRIER 1949



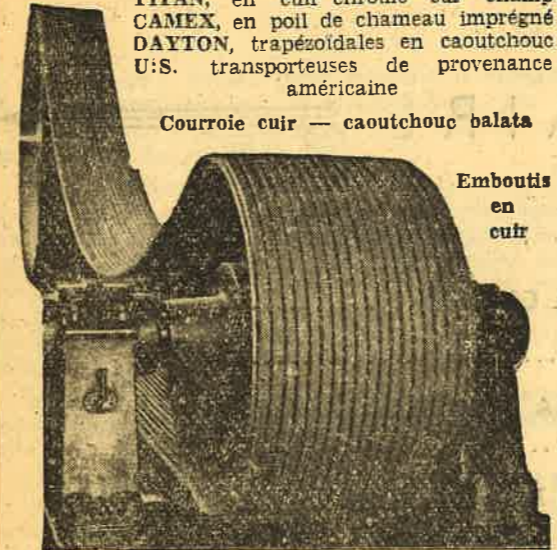
NUMÉRO 12

GETTING-JONAS-TITAN

29 bis, rue d'Astorg - PARIS (8°)
Tél. : ANJou 05-50 Télégrammes : Géjotitan Paris

COURROIES

TITAN, en cuir chromé sur champ
CAMEX, en poil de chameau imprégné
DAYTON, trapézoïdales en caoutchouc
U.S. transporteuses de provenance
américaine



Courroie cuir — caoutchouc balata

Embouts
en
cuir

L'ATELIER SAINT BERNARD

9, rue Planchat, 9 — PARIS-XX°
METRO : AVRON

Crée et fabrique le meuble moderne
dans ses ateliers

EXCLUSIVEMENT :

**CHAMBRES A COUCHER
SALLES A MANGER**

EN NOYER, PALISSANDRE
ET FRENE VERNI

Administrateur : John BROWN - F.F.L. 40
101°/102° Cie Auto

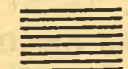
MOTEURS DIESEL BAUDOUIIN

de 35 à 400 CV

POUR ACHETER
OU VENDRE

TOUTE PROPRIÉTÉ

Rapport ou agrément
dans le Sud-Ouest



Adressez-vous à
P. et E. LEVY (ex-train 1° D.F.L.)
95, avenue de Verdun
BERGERAC (Dordogne)
Téléphone : 611 — 10-40

Conditions spéciales aux ex-F.F.L.

LA REVUE DE LA FRANCE LIBRE

paraît tous les mois
N° 15 - FÉVRIER 1949

SOMMAIRE

LES SOUS-MARINS F.N.F.L. DANS LA GUERRE	3
LE PREMIER B.F.M. COMMANDO	7
LES GRANDES FIGURES DE LA FRANCE LIBRE : JEAN MARIDOR	10
NOS AMIS AU GRAND CŒUR, par P. DE LA VALETTE	12
LES CEREMONIES DU MOIS	13
ECHOS DE NOS SECTIONS	17
UN POEME, de Jean-Claude DIAMANT-BERGER	18
NOS INFORMATIONS	20
COURRIER DES AMICALES	21
ASSEMBLEE GENERALE	22
SOUSCRIPTIONS POUR LE MONUMENT AUX MORTS DE LA FRANCE LIBRE	23
LES FRANÇAIS LIBRES A L'HONNEUR	24
CARNET DE L'ASSOCIATION	26
NOS PETITES ANNONCES	28

Le numéro : 20 francs.

Abonnement : Un an : 200 francs.

« LA REVUE DE LA FRANCE LIBRE », EDITEE PAR L'ASSOCIATION DES FRANÇAIS LIBRES
REDACTION-ADMINISTRATION : 12, Rond-Point des Champs-Élysées, PARIS-8^e. Tél. : ELYSEES 90-85, 90-86, 90-87, 77-14
Adresse télégraphique FREEFRENCH-PARIS — C.C.P. PARIS 5.126-45

Le Gérant : R. AUBERT.

Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant, Paris-2^e
ROCHON, Imprimeur

Les sous-marins des F.N.F.L. dans la guerre

— II —

Au cours de la dernière guerre mondiale, la stratégie et la tactique employées par les sous-marins ont pris une forme organisée et systématique qu'elles n'avaient point connue à vrai dire de 1914 à 1918.

Si dans l'utilisation du sous-marin un certain nombre de données étaient communes aux différents belligérants, il n'en est pas moins vrai que les situations géographiques, la nature des forces en présence, le potentiel industriel, et les besoins de l'industrie de guerre et du ravitaillement, ont eu sur la conduite de la guerre sous-marine de telles incidences que plusieurs solutions ont pu être apportées à ce problème.

Rappelons, en quelques mots, quelle était la situation générale des différentes puissances lors de leur entrée en guerre :

L'Allemagne est un pays essentiellement continental dont le commerce se fait principalement avec l'Europe. Sa puissante industrie trouve dans son sol même des matières premières ; son ravitaillement lui vient surtout de ses voisins, aussi n'a-t-il jamais été vital pour elle d'avoir la liberté des mers. Mais dans son action offensive, le Reich ne pouvait s'en désintéresser. Comme on le sait fort bien, c'est sur la mer qu'il pouvait espérer vaincre l'un de ses principaux adversaires, la Grande-Bretagne. Or, par sa situation géographique, bien que son littoral soit long et largement ouvert par des ports d'accès facile, l'Allemagne n'en est pas moins pour ainsi dire bloquée, car sans parler de la Baltique, mer pratiquement fermée, la porte ouverte à l'Allemagne sur la mer du Nord ne lui permet qu'un accès difficile à l'Océan. La barrière que constitue l'Archipel britannique empêche invariablement les mouvements d'une flotte de haute mer, dont les unités trop coûteuses ne sauraient être constamment risquées, et qui serait appelée presque sans arrêt à relâcher dans des rades protégées.

L'existence de la Grande-Bretagne, au contraire, a traditionnellement dépendu presque exclusivement de sa maîtrise de la mer ; son économie ne saurait être viable et sa population ne saurait être nourrie si les cargos ne lui apportaient constamment matières premières et denrées alimentaires. Ce besoin vital a toujours, jusqu'à présent, pu être satisfait grâce à sa situation géographique privilégiée qui permet à ses navires de guerre d'atteindre les côtes de Norvège, du Danemark, de Hollande, de Belgique et de France, et de s'écarter vers l'Atlantique, c'est-à-dire vers les Dominions et vers les bases d'Outre-Mer, qui grâce aussi à son insularité et à la multitude de ses ports défendus, assurent ses navires de trouver rapidement un abri sûr. L'ensemble constitué par des bases comme Gibraltar, Malte, Alexandrie, comme les ports des Dominions et des colonies, se prête d'une façon parfaitement heureuse à l'utilisation de forces navales puissantes.

Ainsi apparaissent deux cas extrêmes particulièrement frappants, entre lesquels, bien entendu, se placent celui de la France, pays à la fois continental et maritime, et celui

de l'Italie enfermée en Méditerranée ; plus tard, lors de l'entrée en guerre des Etats-Unis et du Japon, une situation nouvelle apparaîtra et les flottes, pour se rencontrer, auront à parcourir de larges distances qui séparent leur pays des zones d'opérations parsemées d'archipels.

L'ensemble de ces caractéristiques ne manqua pas de réagir d'une façon éclatante sur les méthodes de la guerre sur mer ; pour l'Allemagne, action défensive au voisinage de ses côtes dont la sécurité est assurée par des patrouilles de torpilleurs et de chalutiers, pendant qu'une action offensive, qui ne peut être menée avec des croiseurs ou des cuirassés, fait du sous-marin son arme presque exclusive. Pour la Grande-Bretagne, au contraire, une action défensive tout au long des océans, et une action offensive où alterneront les raids à grande allure de contre-torpilleurs ou de croiseurs légers, et une lutte limitée, mais tenace, de l'arme sous-marine.

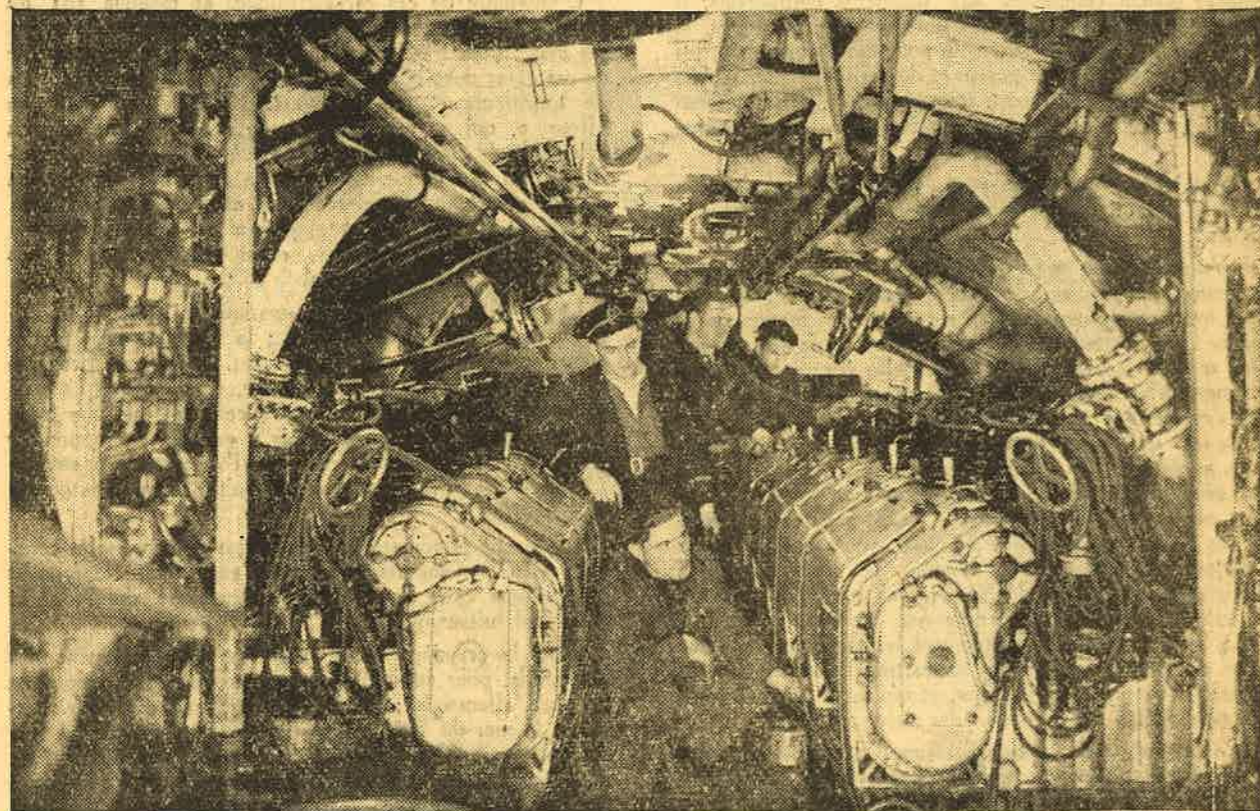
Les effectifs des forces sous-marines en présence traduiront en chiffres ces différences ; la France commence la guerre avec plus de 80 sous-marins, la Grande-Bretagne avec plus de 70. Pour l'Allemagne, on ne saurait citer un chiffre, puisqu'elle avait surtout à cette époque une force potentielle de construction. Mais il est bon de rapprocher ceux des pertes qui s'élèvent pour l'Angleterre à environ 75, alors que l'Allemagne en comptait à la fin de la guerre plus de 700.

L'objectif principal des sous-marins allemands fut constitué par les importants convois anglais qui traversaient l'Atlantique entre les côtes de l'Amérique du Nord et l'archipel britannique.

Dans la première année de la guerre, les sous-marins allemands, pour atteindre les zones d'opérations, partaient de ports allemands ; ils avaient donc tout d'abord à traverser la mer du Nord patrouillée, puis minée par les forces anglaises. A la longueur du voyage s'ajoutait pendant une bonne partie de celui-ci le risque d'être coulé, risque qui demeurera lorsque les sous-marins allemands partiront des fjords de Norvège, et ne diminuera que lorsque auront été construits les ports français de l'Atlantique et construits les abris bétonnés que l'on voit encore à Lorient et à Brest. Une fois ceux-ci aménagés, les sous-marins venant des chantiers d'Allemagne y furent transportés en pièces détachées pour être assemblés sur place. Mais jusqu'alors, les bateaux allemands durent, contournant l'Ecosse et l'active base de Scapa-Flow, remonter jusqu'à la latitude des îles Feroë pour pénétrer en Atlantique.

De toutes manières, ils avaient à parcourir plusieurs milliers de milles avant d'entrer en action. En effet, c'est en plein Atlantique, parfois même aux voisinages des côtes américaines qu'il leur fallait intercepter les convois et la destruction d'un convoi ne pouvait être assurée que par des attaques répétées le long de sa route, attaques qui devaient être entreprises par des sous-marins échelonnés sur tout le parcours.

Nous avons vu dans un article précédent, les caractéristiques les plus générales du sous-marin ; on comprendra aisément que selon les tâches auxquelles il est appelé, sa construction subisse quelques variantes. Dans le cas des sous-marins allemands la qualité essentielle était surtout une large autonomie, c'est-à-dire un grand rayon d'action et d'importantes réserves de vivres et d'eau. Mais il fallait aussi que le voyage aller-retour ne prit pas la plus grande partie du temps passé à la mer ; il était donc nécessaire que les sous-marins fussent rapides. En fait, il leur est arrivé de rester en mer parfois trois mois, ce qui exige un entraînement peu ordinaire du personnel, et en plus d'une très grande endurance, la possibilité de se ravitailler au large, ce qui fut réalisé grâce à des ravitailleurs, sous-marins eux-mêmes, chargés surtout de combustibles et de torpilles. On comprend la difficulté de fonctionnement de cette vaste organisation où des dizaines de bâtiments étaient



L'intérieur d'un sous-marin, le compartiment des Diesels

à distance, manœuvrés comme des pions et envoyés à des rendez-vous en pleine mer où ils se rencontraient pour transborder tout ce ravitaillement. Certes, une telle opération ne pouvait être pratiquée que par beau temps et elle demeurait toujours extrêmement délicate.

Dominée par les nécessités techniques et stratégiques, la guerre des sous-marins allemands s'est divisée en trois phases principales : tout d'abord celle des attaques individuelles ; puis celle des attaques en groupes, enfin le nombre des sous-marins augmentant, au moment de l'entrée en service du Schnorkel le retour aux attaques individuelles sur une très grande échelle.

Dans la première période, la route du convoi était cou-

pée en secteurs, et dans chacun de ces secteurs attendait un sous-marin. Ainsi les attaquants étaient échelonnés pour « tirer au passage ».

Si cette méthode fut très meurtrière pour les Anglais elle ne fut cependant pas entièrement satisfaisante pour les Allemands.

En effet, pour nombreux que soient déjà les sous-marins, ils n'obtenaient que des succès insuffisants. De l'un des secteurs à l'autre le convoi pouvait s'éloigner de la route qu'il suivait précédemment, et il ne suffit que d'un faible changement de cap pour qu'un but, sans même passer inaperçu, soit hors de portée d'un sous-marin qui ne pouvant, sans être vu, revenir en surface, doit se contenter pour approcher de sa faible vitesse de plongée. Tel était le principal obstacle des attaques diurnes. La nuit, seul le hasard pouvait mettre le sous-marin sur la route du convoi.

Mais, dira-t-on, il aurait pu suivre ce convoi après une première attaque afin de la renouveler. En réalité, cela s'avérait difficile, car sans liaisons entre eux, les sous-marins risquaient de se rencontrer inopinément.

Nul n'ignore que l'usage de la radio doit être presque proscrit dans la guerre sur mer, la radiogoniométrie a tôt fait de découvrir le bâtiment émetteur ; c'est pourquoi il était à peu près impossible pour les sous-marins en patrouilles d'échanger des renseignements sur la marche des convois qu'ils attaquaient. Mais plus tard l'introduction de postes peu puissants qui permettaient la conversation en clair à des distances de quelques milliers de mètres sans être détectés, permit de substituer à ces méthodes d'attaque, les opérations en petits groupes : venus séparément,

trois sous-marins se rencontraient en un point fixé au voisinage de la route d'un convoi dont l'approche était signalée. Dès que celui-ci était aperçu, les trois sous-marins restant hors de sa vue, le suivaient en route parallèle. Dès la tombée de la nuit, ayant augmenté leur allure, ils s'en rapprochaient comme pour le dépasser. Cette manœuvre leur prenait quelques heures ; ils atteignaient en pleine nuit la position d'où ils pouvaient attaquer. Depuis des heures qu'ils observaient les mouvements du convoi ils en connaissaient parfaitement la route et la vitesse, ce qui facilitait leur attaque. Chacun s'étant attribué qui l'avant, qui le milieu, qui l'arrière du convoi, ils s'en approchaient en ligne de front pour lancer leurs torpilles. On pouvait ainsi espérer couler trois cargos et parfois même, à la faveur du désordre créé, en toucher davantage. Le combat terminé, les sous-marins s'étant écartés du convoi, reprenaient leur marche dans son sillage pour tenter une nouvelle intervention la nuit suivante.

S'inspirant des Allemands, la Marine américaine, dans le Pacifique, détruisit de cette façon des convois japonais entiers, torpillant plus d'une quinzaine de cargos et parfois même n'épargnant point les bâtiments de guerre qui les escortaient, et il est hors de doute que cette tactique put, avec efficacité, atteindre une flotte de commerce dont le trafic était particulièrement intensif.

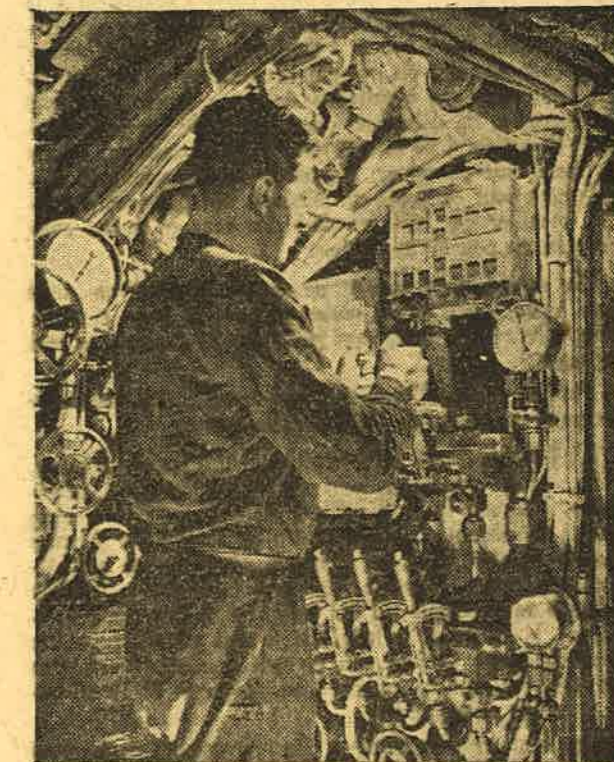
Mais de nouveaux progrès allaient amener le haut commandement allemand à reviser ses méthodes. Le radar se perfectionnait, l'aviation embarquée était associée à la protection des convois, et ainsi s'élargissaient les zones, qu'autour des cargos, pouvaient surveiller les alliés. L'approche en surface devenait difficile et les pertes allemandes de nouveau inquiétantes pour le Reich. C'est alors qu'apparut le Schnorkel, qui permettait aux sous-marins de marcher aux Diesels en plongée. Certes on devait abandonner les attaques en groupe, car les transmissions radios devenaient à nouveau impossibles ; mais individuellement le sous-marin reprenait les attaques de jour grâce à l'augmentation appréciable de sa vitesse en plongée.

La puissance allemande était alors à son déclin. Les équipages décimés étaient remplacés par un personnel jeune et inexpérimenté : les officiers et les hommes étaient entraînés si rapidement que chacun ne pouvait plus connaître qu'incomplètement son rôle. On assistait à une baisse générale de l'efficacité du sous-marin dans la manœuvre et à un certain découragement. Si telle est une des causes qui fit gagner aux Alliés la bataille de l'Atlantique, les raisons principales en furent le nombre et la qualité des escorteurs, ainsi que le développement de l'aviation anti-sous-marine. Les raids répétés des avions à long rayon d'action ne laissaient plus aux sous-marins de répit. Le Schnorkel, lui-même, n'était plus une protection suffisante, car la traînée de fumée qu'il laissait à la surface tôt ou tard révélait la position du submersible. La victoire alliée n'a pas laissé à l'ennemi le temps de mettre au point les engins nouveaux, dont les plans ont révélé qu'ils auraient pu, peut-être, faire une fois de plus pencher la balance du côté de l'Allemagne.

Il n'était pas question pour les Anglais et leurs alliés d'Europe d'utiliser ainsi l'arme sous-marine. En effet, ni l'importance du trafic ennemi ni la longueur des routes qu'il avait à parcourir d'une part, ni la distance des bases alliées aux zones d'opérations, ni le fait que celles-ci se trouvaient au voisinage des côtes d'autre part, ne l'eût justifié. Que ce soit en mer du Nord, ou en Méditerranée, le sous-marin opérait toujours individuellement ; il était attribué à un secteur bien défini dans lequel, pendant une patrouille

assez courte, il avait à couler tout bâtiment aperçu à condition qu'il en valût la peine. Les opérations ne duraient plus alors qu'une quinzaine de jours, dont environ la moitié dans le secteur. Suivant la configuration des lieux on choisissait dans ce secteur un point où d'après les renseignements il était plus vraisemblable que se concentrât le trafic, et c'est autour de ce point que veillait le sous-marin. Le jour, en plongée, il patrouillait à faible allure et les officiers se relayaient pour observer au périscope. La nuit, l'impossibilité de voir à travers le périscope et la nécessité de recharger les batteries obligeaient le sous-marin à revenir en surface. Ainsi s'établissait l'alternance régulière des journées en plongées et des nuits en surface.

Une grande latitude était laissée aux commandants et, à part quelques restrictions, il leur appartenait de choisir les points qu'ils allaient plus particulièrement approcher. Sur la côte de Norvège, c'était un fjord dans lequel on péné-



Poste central d'un sous-marin
Le tableau des purges

trait, plus généralement, c'étaient les abords d'un port ou encore d'un cap d'où la vue s'étendait largement.

La proximité des côtes ajoutait néanmoins certaines difficultés aux opérations. En effet, la veille y était renforcée ; patrouilles côtières d'avions et de chalutiers, radars, postes d'écoute à terre, enfin un champ de mines connu ou inconnu, toujours à redouter dans les fonds de moins de 200 mètres, menaçaient constamment les sous-marins. La diversité même des situations bien souvent demandait plus d'imagination dans la recherche de l'ennemi. Cet ennemi apparaissait d'une façon irrégulière et des semaines pouvaient s'écouler sans que passe un cargo. Si les côtes dessinaient les chemins naturels des convois allemands ou italiens, les difficultés de navigation en rendaient parfois, surtout la nuit, les abords malsains. Enfin, au

lieu des immenses convois alliés on ne rencontrait que des petits groupes de quelques bâtiments fortement escortés.

Si nos sous-marins, pour des raisons géographiques, devaient patrouiller toujours au voisinage des mêmes points, l'ennemi ignorait rarement qu'en ces eaux il devait redoubler de vigilance. Ainsi de jour, nos sous-marins approchaient parfois jusqu'à plusieurs centaines de mètres de terre. Postés là, ils demeuraient à l'affût. A l'approche d'un but parfois inattendu, l'attaque se déroulait ; puis, après le lancement des torpilles, le sous-marin s'écartait de quelques milles, pour venir reprendre plus tard sa veille dans les mêmes eaux. La nuit venue, on choisissait généralement une autre position, utilisant au mieux la configuration de la côte et les conditions de visibilité. Il arrivait souvent alors aux sous-marins de croiser dans l'obscurité les chasseurs qui les recherchaient.

On voit combien étaient différentes ces méthodes de celles de la guerre en haute mer. Elles s'adaptaient à la nécessité des attaques fréquentes sur des buts presque isolés, plus difficiles à voir et à atteindre. Outre ces attaques, les sous-marins ont pu, malgré la faiblesse de leur artillerie, bombarder des installations à terre ; ils ont également eu l'occasion de débarquer des agents dans les pays occupés ; ils ont servi de pilotes lors des débarquements ; enfin les mouilleurs de mines, comme le *Rubis*, construits spécialement pour ce genre de missions, ont pu, avec régularité, mouiller des barrages dans des eaux où aucun autre bâtiment ne pouvait approcher.

Un exposé aussi succinct ne saurait épuiser un sujet aussi vaste. Nous avons seulement essayé d'en esquisser deux solutions extrêmes sans prétendre en avoir décrit tous les aspects.

Pour en rendre l'évocation plus complète, il nous reste à donner un aperçu de l'attaque elle-même.

L'explosion d'une seule torpille suffit à couler un cargo, alors, qu'au canon plusieurs projectiles seraient nécessaires. Pourtant le tir d'artillerie peut être corrigé, tandis que le lancement d'une torpille n'est susceptible d'aucun recours et c'est pourquoi l'attaque nécessite une préparation minutieuse. Tout le problème revient à déterminer la route et la vitesse du but que l'on se propose de torpiller ; la nuit, en surface, on le fait d'une façon très approximative ; le jour, en plongée, on peut y parvenir par des observations répétées au périscope et l'exploitation de ces observations.

Une seule donnée certaine : le relèvement ; deux autres plus aléatoires : la distance qui dépend de la hauteur estimée du but, et l'inclinaison qu'un long entraînement permet généralement d'apprécier. Des graphiques et un conjugué donnent d'après ces éléments et après plusieurs observations successives, la route et la vitesse du but.

L'observation ne peut pourtant pas être faite à loisir ; si discret qu'il soit, un périscope peut être aperçu à la surface, et le commandant ne pourra le laisser que pendant

quelques instants (1 minute est déjà longue !). Les veilleurs ennemis ne se contentent pas de regarder, ils écoutent, aussi ce qui oblige le sous-marin à marcher aussi doucement que possible, pour ne pas être signalé. Enfin le but et son escorte font généralement des zig-zags qui rendent l'approche difficile. L'attaque dure ainsi en moyenne de 20 à 40 minutes pour se terminer parfois à 300 mètres du but, d'autres fois à plus de 5.000 mètres. Le sous-marin peut lancer à l'extérieur de l'écran formé par les bâtiments d'escorte, mais il peut aussi se glisser entre eux et le but. Les éléments indiqués plus haut, route et vitesse, permettent de déterminer l'angle de visée, c'est-à-dire l'angle que doit faire, au moment du lancement, la direction du but avec l'axe du sous-marin.

Ayant déterminé le nombre de torpilles à lancer, ayant choisi le point qu'il visera, le commandant n'attend plus que le moment où le but se trouvera à l'angle de visée. Il hisse le périscope constamment, le rentrant après quelques secondes pour n'être point vu, jusqu'à l'instant où le but se trouvant dans la position attendue, il donne l'ordre de faire feu. Jusqu'alors, le bâtiment avait été maintenu à l'immersion périscopique, se déplaçant à faible allure. Le bruit assourdissant que font les torpilles lancées à plus de 40 nœuds permet alors une manœuvre rapide et esquisse le déroboement. Puis, après les explosions, de nouveau faible allure ; le sous-marin s'efforce d'échapper à la détection des escorteurs ennemis. La chasse peut ainsi durer des heures, pendant lesquelles alternent la recherche à l'écoute, l'approche et le grenadage.

Moins manœuvrant et plus lent que les bâtiments de surface, le sous-marin, même en plongée profonde, se trouve en position d'infériorité. C'est aux grenades que l'on peut attribuer le nombre si élevé des pertes sous-marines.

Il est juste de reconnaître que quelle que soit parfois la cruauté des attaques menées par les sous-marins, quels que soient les massacres qu'ils ont occasionnés, les risques courus par leurs équipages n'en sont pas moins également impressionnants.

Désavantagé par sa vitesse, par son peu d'armement et par les difficultés de son utilisation, le sous-marin est naturellement en position d'infériorité vis-à-vis des autres bâtiments de guerre. En fait il n'eut que relativement peu l'occasion de les attaquer et il est actuellement surtout l'adversaire des bâtiments de commerce.

Les progrès de l'aviation, tant par son rayon d'action que grâce aux porte-avions, ont tendu à diminuer le rôle du sous-marin. Il n'en demeure pas moins une arme essentielle pour une puissance dont les zones d'opérations sont éloignées de ses bases et qui n'est pas à même de faire évoluer en sécurité une importante flotte de haute mer. Comme nous le disions précédemment, l'expérience de la dernière guerre est déjà vraisemblablement dépassée et il suffit de quelques améliorations techniques pour que, dans une guerre future, le sous-marin reprenne un rôle de premier plan.

(A suivre.)



Le 1^{er} B.F.M. Commando

par un ancien officier du Bataillon

(Illustrations de Maurice Chauvet)



Le mot « Commando » a fait fortune pendant la guerre. Toutes les armées ont voulu avoir les leurs. On a baptisé de ce nom des unités de valeur et d'origine très diverses. Il n'est donc pas inutile de faire l'historique de ce que furent les commandos de la France Libre, les seuls qui aient vraiment droit à ce titre, car les seuls auxquels les anglais, créateurs de ces formations, l'aient accordé, et qu'ils aient intégré dans leurs propres unités, sur un pied complet d'égalité.

C'est immédiatement après la catastrophe de 1940, qu'en Angleterre, sur l'initiative personnelle du Premier Ministre, se constituèrent des unités d'assaut, en vue de missions spéciales. Composées de volontaires de l'armée, ces unités furent organisées en « Commandos » (1). Chaque commando comprenait un nombre variable de « Troops » ou compagnies : 6 à 8 en général, dont une d'armes lourdes (mortiers, mitrailleuses) ; en tout, 600 hommes à peu près. Chaque troop était formée de 2 sections de combat de 2 groupes ; le tout était fortement encadré, et puissamment armé : 1 Plât par troop, 4 Brens, 12 Tommy Guns, des mortiers légers, etc... L'idée directrice était de former des unités aptes aussi bien au combat de raids, ou l'action individuelle l'emporte (et ce fut là leur première utilisation) qu'aux opérations de plus grande envergure dans le cadre d'une Brigade ou d'une Division. A la fin de la guerre existaient plusieurs brigades de commandos anglais, dont 2 sur le théâtre d'opérations occidental.

C'est à ces dernières, la 1^{re} et la 4^e que fut successivement rattaché le 1^{er} B.F.M. Commando. Les commandos relevaient directement, comme les parachutistes (dont, au fond, ils se rapprochent beaucoup, étant à la marine ce que les parachutistes sont à l'aviation) du Q. G. des opérations combinées (2).

C'est en 1942 que, sur l'initiative du Lieutenant de Vaisseau Kieffer (3), l'Etat-Major des F.N.F.L. décida de créer une compagnie de F.M. commando, qui bientôt devint le 1^{er} B.F.M. commando. La même idée était venue aux autres gouvernements alliés, et bientôt fut formé, sous commandement britannique, le 10^e commando Interallié.

C'étaient les F.N.F.L. qui fournissaient la majeure partie du personnel du Bataillon ; un certain nombre d'hommes et de gradés, et la moitié environ des officiers, venaient pourtant de l'armée. Jusqu'en 1945, date à laquelle la pénurie d'effectifs ne permettait pas le choix, la proportion d'authentiques Français Libres fut toujours d'au moins 90 %. Tous ces hommes étaient évidemment des volontaires ceux qui eussent voulu s'engager par fantaisie en eussent d'ailleurs été rapidement dégoûtés. En effet, avant d'être admis au titre de commando, avant d'avoir droit au port des insignes et du béret vert, il fallait

montrer qu'on en était digne. Un séjour de 2 à 3 semaines dans les camps d'entraînement d'Ecosse établissait très rapidement une discrimination qui se révéla toujours heureuse. Ce camp d'Achnacarrie reste, pour tous ceux qui y sont passés, à la fois un cauchemar et un motif d'orgueil assez légitime. On y poussait les recrues jusqu'à l'extrême limite de l'épuisement, autant d'ailleurs pour étudier leurs moyens physiques que leur endurance et leur volonté : Tous les matins à 8 h. 30, le colonel passait l'inspection des hommes et le travail commençait ; il se poursuivait jusqu'à 6 heures du soir, avec un seul bref répit pour le déjeuner. Sports, torse nu par tous les temps (et il pleut souvent en Ecosse), marches presque quotidiennes, et en tenue de campagne : 7 milles en 1 heure, 12 milles en 2 heures, etc... (4). Il était banal de voir des hommes s'évanouir en cours de route ; leurs camarades essayaient de les porter jusqu'à l'arrivée, pour qu'ils ne soient pas disqualifiés. A peine arrivés, d'autres instructeurs s'emparaient de la troupe et la lançaient dans une escalade de rochers, un « assault course », ou une traversée de rivière ; de temps, et temps, des exercices de débarquement, des exercices de nuit, des manœuvres de 24 heures. Et, le soir venu, avant d'aller s'étendre sous la tente, il fallait encore nettoyer, frotter, astiquer en prévision de la revue du lendemain. A ce rythme, tout le monde perdait plusieurs kilogs ; plusieurs ne pouvaient pas le suivre ; mais tout le monde aussi a été unanime, ensuite, à reconnaître les services rendus par cet entraînement physique et moral.

La vie au sein de l'unité était un mélange d'extrême rigueur et de liberté complète : c'en était l'un des charmes. Les commandos étaient toujours logés chez l'habitant, en « billets » ; pas de casernes, ni de camps, avec leurs corvées et leur discipline rébarbative ; la journée finie, le commando était libre de son temps ; il trouvait chez ses logeurs une atmosphère amicale et familiale, bien des liens sentimentaux s'y sont créés ! L'accueil des civils fut toujours parfait, d'ailleurs, et, plus que quiconque, les commandos ont pu apprécier l'admirable hospitalité du peuple Britannique.

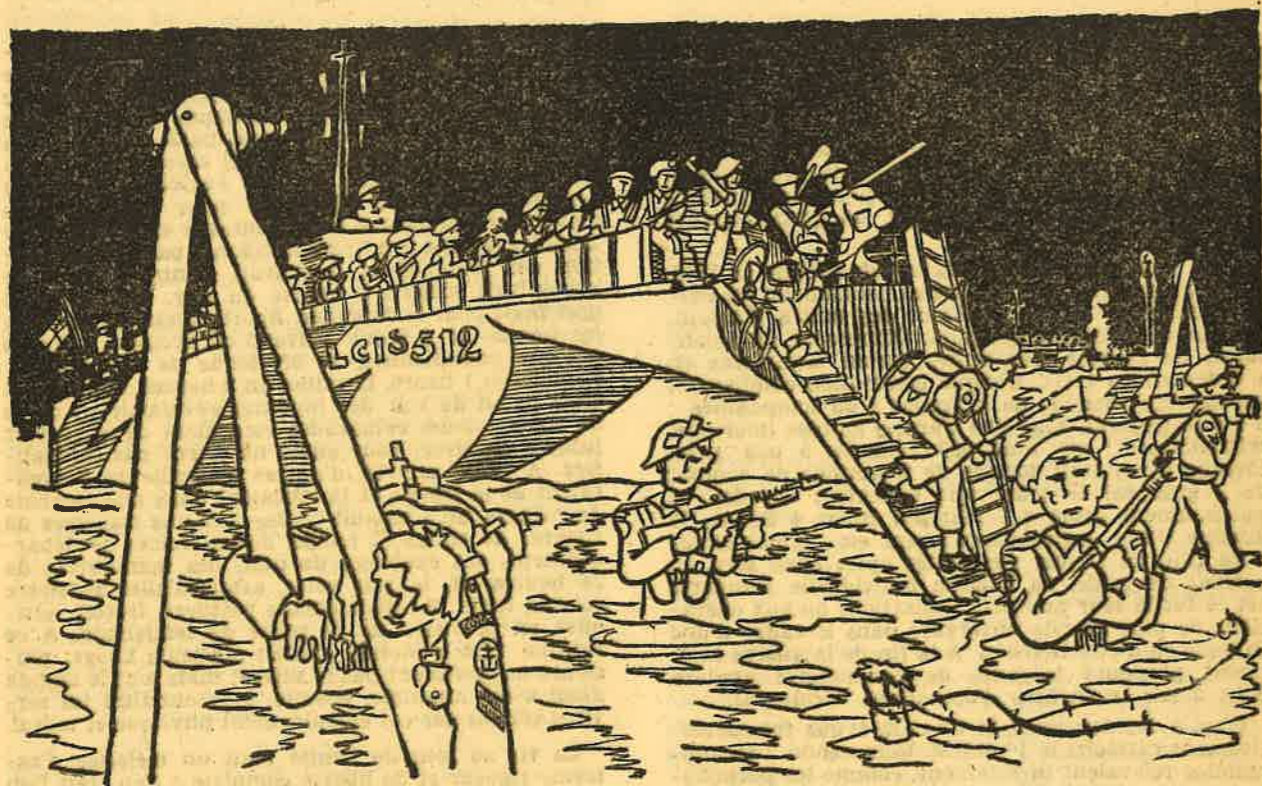
Quant à l'entraînement, il était aussi varié que les missions susceptibles d'être confiées à l'unité. Maintien d'une forme physique parfaite, d'abord ; connaissance approfondie des armes amies et ennemies ; cours de démolition, de sabotage, et emploi des explosifs ; combat individuel, avec et sans armes ; exercices de jour et surtout de nuit ; combat de rues ; surtout, familiarisation avec les diverses embarcations de débarquement, depuis le « Doris » utilisé pour les raids de nuit par des groupes de 5 à 6 hommes, jusqu'aux « L.C.A. » ou « L.C.I. », réservées aux opérations plus importantes. Des manœuvres fré-

quentes, en Ecosse, ou sur la côte sud, permettaient à la fois de mesurer le degré de l'entraînement, et de le parfaire dans le cadre de manœuvres d'ensemble avec coopération de trois armées.

*

Le raid de Dieppe, en août 1942, fut, pour le commando français, le baptême du feu: un petit groupe y prit part, attaché aux diverses unités anglaises; on y perdit 2 gradés: l'un, fait prisonnier, s'évada et rejoignit l'unité un an plus tard; de l'autre, on ne sait toujours rien.

En 1943, d'autres groupes opérèrent des raids sur



les côtes françaises: coups de sonde avant le débarquement, intéressants, passionnants même; ils valurent à l'unité les félicitations du Q.G. des opérations combinées; quelques-uns, et des meilleurs, n'en revinrent pas. Mais, en somme, ce n'étaient-là que des hors-d'œuvre (5).

C'est en avril 1944 que le 1^{er} B.F.M. commando, fort de 3 compagnies, fut détaché au 4^e commando anglais. De ce jour date une fusion qui fut tout à fait effective, et une camaraderie qui dure encore. Le colonel Dawson, Commandant le 4^e commando, parlait parfaitement le français. Dès qu'il eut appris l'imminence du débarquement, il demanda, et obtint, que les Français lui fussent attachés. Très rapidement, il n'y eut plus d'Anglais ni de Français, mais des membres du 4^e commando, fiers de leur unité, l'une des plus belles, des plus glorieuses de l'armée anglaise (6).

Le début du mois de mai 1944 fut consacré à l'équipement définitif en vue du « D Day ». A la fin du mois, comme toutes les autres troupes, le commando

fut envoyé dans un camp secret. C'est là seulement que fut dévoilé le dispositif général du débarquement et le rôle de l'unité; encore tous les plans en relief, toutes les cartes, portaient-ils des coordonnées fantaisistes, comme l'étaient les noms géographiques. La perfection, la minutie de ce travail d'« Intelligence » étaient réellement remarquables. Le 4^e commando fait partie de la I.S.S. Brigade (Brigadier Lord Lovat) elle-même placée sous les ordres de la 6^e Airborne Division (Général Gale).

Le 5 juin, dans l'après-midi, le débarquement, qui avait été remis de 24 heures, est annoncé pour le lendemain. On boucle les sacs; ils pèsent près de 50 kilogs, car ils contiennent le ravitaillement en

vivres et munitions pour 3 jours. L'unité embarque sur les mêmes L.C.I. avec lesquelles elle avait déjà fait tant d'exercices. Le temps est détestable: ciel bas, vent, mer houleuse. A perte de vue, les eaux de Portsmouth et Southampton sont couvertes de transports, de barques, de navires de guerre. Le convoi s'ébranle vers 9 heures, et ce n'est qu'en mer que sont distribuées les vraies cartes, et que l'on apprend que le lieu du débarquement sera Ouistreham. A minuit, les avions qui transportent la 6^e Airborne Division survolent le convoi, en même temps que le ciel s'illumine vers de sud, des éclairs de la D.C.A. allemande.

Quand se lève le jour, la côte est en vue à l'horizon, perdue dans la fumée des explosions: car aviation et marine la pilonnent sans arrêt. Des chasseurs tendent des écrans de fumée; la riposte allemande est faible, et mal dirigée. La mer est couverte de navires, chargés de troupes et de tanks.

A l'heure prévue, les deux L.C.I. du 1^{er} B.F.M. com-

mando touchent la plage, exactement au point prévu, au milieu des défenses sous-marines allemandes. Les passerelles s'abattent et, comme à l'exercice les hommes débarquent; ils ont de l'eau jusqu'à la poitrine. Le tir allemand s'est concentré sur la plage: un char y brûle déjà, et les premiers Français tombent.

La mission du commando consiste à percer les défenses côtières allemandes, à prendre à revers et à détruire les positions ennemies de Ouistreham. Puis, il devait se regrouper, et, avec le reste de la brigade, foncer vers le pont de Benouville, sur l'Orne, à l'appui de la 6^e Airborne Division qui l'avait pris pendant la nuit.

La tête de pont qui devait protéger le débarquement des commandos n'avait pu être établie. Il faut donc couper les barbelés, franchir un champ de mine en nettoyant les positions allemandes. Les Anglais, très chics, s'effacent devant les Français, et leur laissent l'honneur d'engager, les premiers, l'assaut qu'ils attendaient depuis 4 ans, sur le sol de leur pays. Ce sont donc les 3 troupes françaises qui s'engagent en tête sur l'objectif. Elles rencontrent les premiers civils, stupéfaits de se voir délivrés par des compatriotes; l'un d'eux, un ancien combattant de 1914-18, prend un fusil et s'offre comme guide. La défense allemande est désordonnée, mais plusieurs commandos tombent encore. A l'heure prévue, cependant, et grâce à l'aide des chars « Centaures », tous les objectifs sont atteints, Ouistreham est libéré.

A midi, le commando était regroupé, et partait, sac au dos, vers son objectif n° 2, le pont de Benouville, à près de 10 kms à l'intérieur des terres. Les parachutistes le tenaient toujours malgré un feu violent de l'ennemi: les commandos les renforcent; ils prennent à leur compte une partie de la tête de pont; le 4^e commando s'établit à Amfreville. Pendant plus de 90 jours, il restera en première ligne, sans repos ni répit, ravitaillé par parachutes pendant les premiers jours, et réduit pendant tout ce temps aux conserves et aux biscuits. Toutes les contre-attaques allemandes sont repoussées; à tous instants il faut se garder des tirs d'artillerie, de mortiers (un bombardement dura 8 heures d'affilée); presque toutes les nuits, des patrouilles sortent; la pénurie d'effectifs oblige les hommes à fournir 13 à 14 heures de garde; les moustiques constituent un véritable fléau. Mais tous les matins, comme l'on est dans l'armée anglaise, l'officier de jour vient s'assurer que les hommes sont rasés, leurs souliers cirés, les abords nettoyés.

En août, alors que l'unité est dans le bois de Bavent, arrive l'ordre tant attendu d'attaquer et de poursuivre l'ennemi, qui bat en retraite. Après quelques accrochages, le commando termine la campagne sur la Seine. Mais à quel prix! Sur les 11 officiers qui débarquèrent le 6 juin, 2 tués, 7 blessés; pour le reste de l'effectif, les pertes étaient également très élevées: il restait 25 hommes pour constituer une compagnie.

*

Après une brève permission, le commando attaché à la 4^e Brigade (Général Leicester) fut envoyé en Belgique. Là, après une nouvelle mise au secret, fut révélé le but de la prochaine opération: la prise de l'île de Walcheren, dernier obstacle à l'utilisation du port d'Anvers. L'île était submergée, à la suite d'un bombardement de la R.A.F. qui en avait brisé les digues; mais les batteries allemandes continuaient à

interdire l'embouchure de l'Escaut. Les défenses côtières étaient formidables; on estimait à 3.000 hommes la force de la garnison. Le 4^e commando devait débarquer dans le port même de Flessingue le 1^{er} novembre avant le lever du jour, et occuper la ville par surprise; le reste de la brigade, attaquer plus au Nord, en plein jour.

Cette opération, d'une audace extrême (Eisenhower l'a appelée la plus audacieuse de la guerre) réussit au delà de toute espérance. Quant au débarquement du 4^e commando, l'Etat-Major anglais l'a considéré comme le modèle des opérations de commando.

Le 1^{er} novembre 1944, à 4 heures du matin, tout le commando embarquait à bord de L.C.A., dans le petit port de Breskens, exactement en face de Flessingue; une préparation d'artillerie d'une heure devait précéder le débarquement (le temps bouché avait empêché le raid prévu de 500 bombardiers). A l'heure H exactement, comme le tir d'artillerie s'allongeait; les premiers commandos touchaient terre; ils font prisonniers des Allemands terrés au fond de leurs casemates, établissent une tête de pont solide. Le reste de l'unité suit de près; en une heure, les objectifs-clés sont atteints; la défense allemande a été complètement surprise; quand elle se ressaisira, il sera trop tard. 48 heures plus tard, la totalité de la garnison de la ville était faite prisonnière, et les premiers dragueurs de mines nettoyaient le chenal de l'Escaut. Les pertes du commando étaient relativement légères.

C'est encore le 4^e commando qui, transporté au nord de l'île en chars amphibies, devait y terminer les combats, en obligeant un millier d'Allemands à la capitulation.

Les derniers mois de guerre trouvèrent le 4^e commando dans les îles de Hollande, lançant des raids sur les îles voisines occupées par l'ennemi, et enfin en Allemagne.

C'est là que prit fin une association avec le 4^e commando qui sera toujours, pour les Français du 1^{er} B.F.M. commando, un titre de fierté, comme elle fut une source d'amitié. De cette séparation date vraiment la fin de l'unité: née de la guerre, il fallait qu'elle disparût avec elle; composée uniquement de Français Libres, elle ne pouvait rester elle-même, affaiblie par des apports incertains.

Malgré sa brève existence, la modicité de ses effectifs, le 1^{er} B.F.M. commando a rempli la mission qu'on attendait de lui; grâce à lui, des Français n'ont pas été absents du raid de Dieppe, ni du débarquement du 6 juin. Peut-être ont-ils un peu contribué, au sein des F.N.F.L., à laver la honte dont se couvrait l'autre marine. Ils ont en tout cas, avec leurs camarades anglais, justifié leur devise « United we conquer ».

(1) L'origine du mot remonte à la guerre du Transvaal, où des unités de Boer de ce nom se livraient à des coups de main contre les troupes anglaises. Dans la pratique, le mot désigne l'unité, ou le soldat qui en fait partie.

(2) Il faut ajouter qu'à côté de ces formations régulières en existaient d'autres (Special Boat Service, etc.) plus spécialisées, et grâce auxquelles, par exemple depuis 1940, étaient tenues à jour les cartes marines des côtes françaises.

(3) Dont le livre « Béret vert » vient de paraître aux Editions France-Empire.

(4) Le mille vaut 1 km. 600.

(5) L'historique de ces raids a été fait dans le n° 5 de la revue de la « France Libre » de février 1948.

(6) Il avait à son actif les raids de Lofoten, Boulogne et Dieppe, où l'un des officiers mérita la Victoria Cross.

JEAN MARIDOR

Compagnon de la Libération - Commandeur de la Légion d'honneur - D.F.C. avec barre

Le dimanche 19 décembre, se sont déroulées au Havre les obsèques solennelles du capitaine Jean Maridor, héros des Ailes Françaises Libres.

Le corps de Jean Maridor, qui avait été inhumé près de Londres, a été ramené le 16 décembre en terre française à bord d'un Dakota D.C. 3, ainsi que celui du sergent Le Bihan. Veillé durant toute la nuit du 16 au 17 sur l'aérodrome d'Octeville par les membres de « L'Aéronautique Jean Maridor » et une section du Régiment de l'Air de la 2^e Région aéronautique, il fut transporté ensuite à la Mairie du Havre. Là, dans la salle d'honneur transformée en chapelle ardente, il reçut l'hommage de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants.

Le 19 au matin, après que M. Jean Moreau, Secrétaire d'Etat aux Forces Armées, eut retracé la carrière du valeureux aviateur, les soldats procédèrent à la levée du corps, tandis que retenissait la « Marseillaise ».

La cérémonie religieuse eut lieu en l'église N.-D. du Bon Secours, en présence d'une foule considérable, de nombreuses personnalités civiles et militaires, ainsi que d'une délégation de la R.A.F.

Le général de Gaulle s'était fait représenter à cette cérémonie par le général Martial Valin,

Inspecteur Général des Forces Aériennes, qui prononça un discours dont nous donnons ci-après de larges extraits.

« M. Jean Moreau, Secrétaire d'Etat aux Forces Armées « Air » a apporté ce matin l'hommage de l'Armée de l'Air au capitaine Jean Maridor, tombé au Champ d'Honneur :

C'est au nom du général de Gaulle et en celui de tous les anciens des Forces Françaises Libres, que je viens accueillir sur la terre de France notre compagnon qui n'a pas eu, comme nous, la chance d'y revenir en Libérateur.

Pendant la première grande guerre, les grands as de l'Aviation étaient connus du public, car

leurs noms figuraient sur les communiqués officiels. Chaque victoire aérienne leur apportait en outre une nouvelle citation à l'ordre du jour. Ainsi leur Croix de Guerre s'allongeait à mesure que le ruban s'alourdissait d'un plus grand nombre de palmes.

En 1939-45, on fut généralement plus discret.

En particulier, pour ceux qui, depuis 1940, continuaient la lutte dans les rangs alliés, il fallait songer aux représailles possibles sur les familles demeurées en France. Quant aux décorations, nous suivions aux F.A.F.L. les usages de la R.A.F. avec laquelle nous combattions et il était ainsi exigé plusieurs faits d'armes et un nombre important de missions pour recevoir la Croix de Guerre.

C'est pour cela que Jean Maridor était relativement peu connu et peu décoré. Je le juge cependant comparable à Guynemer, au nom prestigieux, qu'aucun Français n'ignore. J'ai dit, peu décoré, car ce fut seulement la septième palme que j'épinglai, avec ma propre Légion d'Honneur, au drapeau tricolore recouvrant son cercueil, lorsque nous l'avons conduit dans un cimetière des environs de Londres, au lendemain de sa mort. Il avait alors en 380 h. de vol

de guerre, détruit, à l'ennemi : 25 bateaux, plus de 100 chars, camions, locomotives et autres véhicules, remporté 10 victoires aériennes et abattu 10 bombes volantes. Il est vrai que le général de Gaulle l'avait fait Compagnon de la Libération et que le Roi d'Angleterre lui avait donné la D.F.C. avec barre. J'ai dit, peu connu, puisque si, de Londres, à plusieurs reprises, j'ai raconté ses prouesses, je le désignais par une appellation imaginée pour attirer l'attention des siens sans les compromettre aux yeux de l'occupant.

Né en cette ville du Havre, cité autrefois riante et gaie, aujourd'hui ville martyre avec ses 5.000 victimes civiles, le 24 novembre 1920, issu de ces



familles françaises modestes et honnêtes, dans lesquelles le travail est plus de règle que le profit, Jean Maridor dut renoncer très tôt aux études pour gagner sa vie. Mais il avait le goût de l'Air et était un assidu de l'Aéro-Club de sa ville natale. Aussi, lorsque la guerre éclata, il s'engagea aussitôt dans l'Armée de l'Air et l'armistice le trouve avec le grade de caporal-chef, pilote-élève à l'Ecole de Chasse d'Etampes. Celle-ci, suivant les étapes de la débâcle, est repliée d'Etampes successivement à La Rochelle, puis à Saubrigues, dans les Landes.

C'est là, qu'au soir du 18 juin 1940, Maridor entendit l'appel, désormais historique du général de Gaulle ; il n'hésite pas et part immédiatement à Saint-Jean-de-Luz avec quatre camarades. Là, il réussit à se mêler aux soldats polonais qui s'embarquent sur « L'Arrandora Star » et il arrive en Angleterre.

A force de volonté, en quelques mois, il apprend l'anglais et il est affecté en escadrille britannique. C'est là que je le rencontrai pour la première fois au printemps de 1941. J'avais été visiter un aérodrome avec le Chef des Français Libres. C'était sur la côte du Pas-de-Calais et de la falaise, à proximité du terrain, nous avions été voir s'estomper au loin les rivages de France. Je fus séduit par ce jeune garçon aux yeux rieurs qui m'expliquait si simplement, en regardant la mer, la façon dont il approchait les bateaux ennemis qu'il attaquaient. Il vint me voir souvent par la suite. Il me demandait toujours quelque appui pour un camarade moins favorisé. Pour lui, il ne sollicitait qu'une faveur : celle de se battre.

Au cours des années 1941 et 1942, le lieutenant Jean Maridor se spécialisa dans l'attaque des petits caboteurs et bateau flack allemands utilisés dans les ports de Belgique et du Nord de la France. Ces bateaux étaient admirablement armés et il fallait beaucoup de hardiesse et une extrême habileté pour les attaquer. On s'approche bien en louvoyant, mais il faut tout de même terminer par une ligne droite. Alors, c'est le feu du Siptfire contre le feu du bateau, c'est la lutte à 1 contre 10 et plus. 25 fois les canons de Maridor eurent raison de ceux du bateau, mais plus de 25 fois, l'avion rentra criblé de projectiles. Deux fois, il fut même obligé de sauter en parachute ; deux fois, il fut blessé. C'est à l'occasion de semblables opérations que Maridor remporta ses victoires aériennes.

Il lui arrivait souvent de défier les pilotes allemands par leur radio d'écoute, les conviant à venir se mesurer en combat singulier dans le ciel.

Un jour, à Folkestone, alors qu'il revenait de regret de l'une de ses missions d'attaque de bateaux, il rencontre 12 Focke-Wulf qui s'en venaient, au ras des flots, pour bombarder la ville. Il est seul, mais qu'importe, il fonce sur le peloton ennemi et, en deux passes, il abat deux appareils. Les autres se dispersent, larguant leurs bombes dans la mer, afin de se dérober plus vite. Après cet exploit, la Ville de Folkestone le reçut officiellement à la Maison Municipale, pour lui exprimer la gratitude des habitants.

En 1943, il participa à la grande entreprise de

destruction des communications ennemies. Ce travail ne l'intéressait pas, mais, disait-il, comme il n'y a plus d'avions boches dans le ciel, il faut bien faire quelque chose. Il ne tenait même pas compte de ses succès. D'après les rapports qui me furent adressés, j'ai pu cependant juger qu'ils dépassaient la centaine, portant sur les objectifs les plus variés, depuis le char d'assaut jusqu'au radar où la station de transformateurs électriques.

En 1944, le capitaine Jean Maridor refusa le poste de commandant de groupe qui lui aurait pourtant valu son 4^e galon. Pensez donc, il venait de recevoir un Spitfire XIV, l'appareil le plus rapide du monde à l'époque. Les victoires qu'il comptait remporter dans la bataille prochaine du débarquement l'intéressaient beaucoup plus que son avancement.

Mais les avions allemands avaient totalement disparu du ciel, et ce fut la chasse aux bombes volantes qui devint sa mission quotidienne. Il réussit là remarquablement, comme partout, malgré les difficultés et les dangers que ce travail présentait.

Le dixième robot qu'il envoya au sol lui coûta la vie dans des circonstances particulièrement glorieuses et émouvantes. Touché par une première rafale, ayant son empennage sans doute endommagé, l'engin se mit à piquer vers le sol. Malheureusement, sa trajectoire le dirigeait vers un immense hôpital.

Médecins et infirmiers s'attendaient à une catastrophe, en voyant ces deux bolides fonçant sur eux à une vitesse formidable. Mais l'avion se rapproche encore de la bombe et tire de tous ses canons. Alors, tout à coup, une immense flamme rougeâtre traverse le ciel et le vrombissement des moteurs semble éclater en une explosion déchirante. Puis, subitement, c'est le grand silence, silence impressionnant, après le tonnerre qui l'a précédé.

Quelques débris s'échappent du nuage de fumée noire, l'un de ceux-ci semble tomber moins vite. C'est une aile brisée qui s'essaye à voler encore. Un petit Français a fait plus que son devoir. De nombreuses vies humaines ont été épargnées.

C'est ainsi que le 3 août 1944, mourut, à 24 ans, le capitaine Jean Maridor, un des meilleurs pilotes de notre Aviation, un des meilleurs parmi ceux qui jamais ne doutèrent des destinées de la Patrie.

Il va reposer de son dernier sommeil, bercé par le chant des vagues dont il a si souvent effleuré les crêtes au retour de ses missions aventureuses. Il aura aussi retrouvé le rêve de sa jeunesse au chant des moteurs et au frémissement des ailes des jeunes qui s'instruiront à son exemple sur l'aérodrome tout proche.

Des cinq camarades partis ensemble au soir du 18 juin 1940, aucun ne reste.

Nous avons contracté une dette envers vous tous, les glorieux et les humbles, nous saurons nous souvenir, comme disait le grand écrivain Bernanos, que l'honneur d'un peuple appartient aux morts, les vivants n'en ont que l'usufruit ».

NOS AMIS AU GRAND CŒUR

PITIE

*Ah ! si vous saviez ce qu'on souffre
quand on n'a pas de quoi manger,
ce qu'on éprouve au bord du gouffre
près de plonger...*

*Si vous saviez ce qu'une mère
qui ne peut nourrir son enfant
éprouve devant la misère,
le froid, le vent...*

*Peut être alors, Heureux sur terre
vous qui chantez et qui riez,
à soulager cette misère
vous songeriez.*

...mais nous avons de grands amis auxquels nous n'avons pas à crier « pitié ». La tâche d'entraide de notre Association est lourde et souvent difficile. Quelle joie est la nôtre lorsqu'il nous est possible, en dehors de nos efforts quotidiens, de soulager des misères physiques et morales grâce au dévouement d'amis comme ceux que nous avons trouvés, notamment, à la Légion Américaine.

Nous savons ce que représente pour la France la sympathie américaine et son inépuisable générosité quoiqu'en disent certains individus. J'étais à New-York lorsque se formait aux Etats-Unis à notre bénéfice le « Train de l'Amitié ». Bien des Français ignorent encore ce que furent sur tout le territoire des Etats-Unis les gestes d'Américains de toutes les catégories sociales apportant spontanément leur obole généreuse et désintéressée.

Pourquoi les Américains faisaient-ils cela ? Parce que les uns avaient eu des êtres chers perdus dans la grande bataille commune pour la liberté, parce que d'autres ont toujours aimé la France, éternel champion de la liberté des peuples, parce que d'autres encore aiment notre pays, tout simplement parce que c'est la France, le pays de la Grande Histoire, de la plus belle culture, de l'esprit qui toujours a rayonné sur le monde.

Aussi notre Train de la Reconnaissance vient-il de partir pour les Etats-Unis, chargé de souvenirs magnifiques ou modestes mais sûrs garants de notre gratitude.

A côté de ces grands gestes collectifs il en est d'autres comme ceux dont nous allons parler.

Voici l'histoire d'un dévouement inlassable, une sorte d'apostolat de la bonté entrepris par notre grande amie Mme Mary V. Deshon.

Peu de temps après que nous eûmes constitué à notre siège de Paris le Comité de liaison des Amis Américains de la France Libre, l'un des membres de ce comité, George Deshon, embauchait dix-sept de nos camarades jusqu'alors sans emploi, dans les usines dont il était administrateur général, à Paris. Dix-sept gars de la Marine Française Libre. Tout le monde était content, notre ami Deshon, nos jeunes gens qui tout de suite avaient donné satisfaction et nous-mêmes pour le bien accompli.

Nous en devisions un soir avec M. et Mme Deshon qui nous annonçaient leur départ pour les Etats-Unis, pour Boston leur ville d'origine. C'est alors que Mme Mary V. Deshon, abandonnant sa Présidence des Femmes Auxiliaires de la Légion Américaine à Paris, nous dit combien elle voudrait nous aider dès son arrivée en Amérique.

Elle ne ferait d'ailleurs qu'y reprendre ses activités au bénéfice de la France Libre puisque, dès 1940, elle y avait organisé une cantine pour les marins F.N.F.L. de passage à Boston. Nous lui apportâmes quelques jours plus tard quarante-deux dossiers d'orphelins de ces marins de la Marine Française Libre.

Ceci se passait vers juillet dernier et voici qu'en la première quinzaine de janvier, nos quarante-deux orphelins ont, là-bas à Boston, parrains et marraines. Et les colis d'arriver, vêtements, jouets, douceurs avec tout un espoir d'avenir plus heureux.

Dans certains cas, ces gestes de bonté se traduisent par quelque chose comme un conte de fée. Comment vous en citer un sans évoquer un immense chagrin cédant à un nouveau bonheur ? Je ne voudrais pas susciter de nouvelles larmes chez la mère affligée qui devient là-bas, en Amérique, une heureuse marraine, presque déjà une seconde maman.

Mary Deshon, notre amie, parlait à la radio de Boston vers le 15 décembre. Elle parlait de « ses enfants » comme elle le fait toujours pour ces enfants qui sont les nôtres. Pendant même qu'elle parlait, une auditrice téléphonait au studio pour demander des renseignements sur ces petits si chers à Mary Deshon. Un rendez-vous fut pris et Mme B... eut vite sous les yeux les photos de nos petits orphelins. Son regard se porta plus attentif sur l'image d'Alain. Une larme mouillait les yeux d'une maman éplorée par la perte assez récente d'un fils unique, dans des conditions particulièrement tragiques. Le jour où survint le drame, ce fils avait dix-sept ans. Sa mère était sortie. Comme un grand enfant exalté il se donna la mort parce que sa vue étant déficiente, il avait été refusé dans l'armée américaine et ne pouvait aller se battre.

Il sembla à la pauvre maman qu'Alain ressemblait un peu à ce qu'était son fils au même âge. Alain à 14 ans, joli et clair visage d'un bel enfant de chez nous.

Et voilà le miracle. Une mère obsédée par un immense chagrin, retrouve sur un jeune visage de France les traits de son enfant et la joie revient, comblant un vide éperdu. Mme B... va connaître un peu de bonheur et Alain aussi, lui qui a perdu son père à la guerre. Il aura deux mamans !

Toute la famille de Mme B... est heureuse, comme le sont ses amis, de la voir renaître à la vie dans l'espoir d'une nouvelle affection.

Alain a correspondu à plusieurs reprises avec sa marraine. « La veille de Noël, m'écrivait récemment Mrs Mary Deshon, Mme B... m'a téléphoné pour me dire qu'elle venait de recevoir d'Alain, une lettre si affectueuse qu'elle lui était reconnaissante de pouvoir ainsi oublier son grand chagrin. »

Voilà comment par le dévouement d'une femme au grand cœur, deux bonheurs sont atteints d'un seul geste d'ardente bonne volonté.

Mary Deshon se prodigue sans cesse, à la radio, par des conférences auprès de divers groupements de jeunesse, de scouts garçons et filles, d'entraide, dans des clubs féminins, à la « Parent-Teacher Association », à la « Ste Anne's League of Catholic Women », alertant les uns et les autres, y compris les journaux qui publient des photos de nos petits orphelins. Tout cela fait école. Le président du Poste 291 de la Légion Américaine à Boston, inté-

(Suite page 16)

LES CÉRÉMONIES DU MOIS

RETOUR DES DÉPOUILLES MORTELLES DES HÉROS F. F. L.

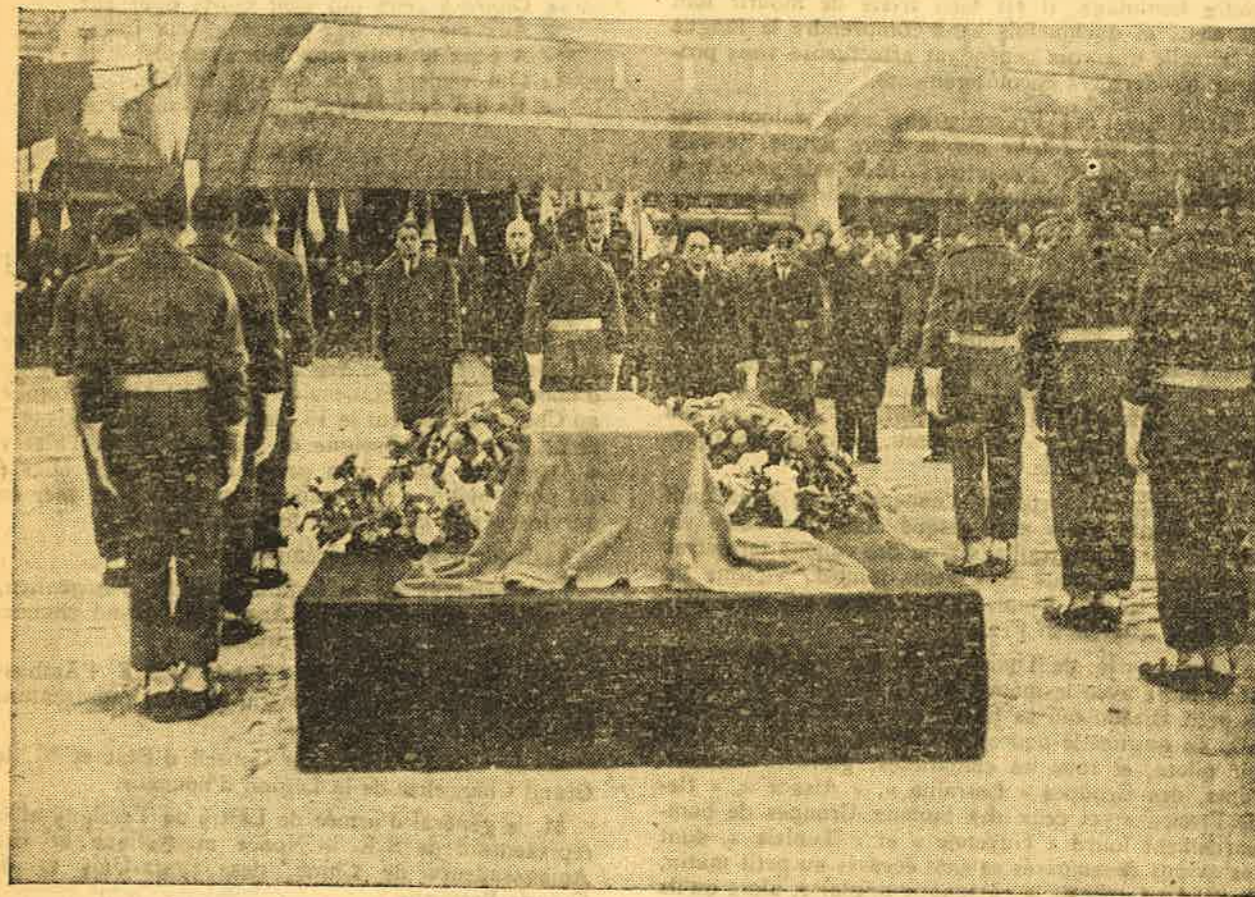
Le samedi 18 décembre, à Amiens, un hommage collectif a été rendu aux corps de 300 soldats de la France Libre qui viennent d'être ramenés de Grande-Bretagne où ils avaient été provisoirement inhumés. Le gouvernement était représenté à cette cérémo-

Mme Letan représentait l'A.F.L.

Le général Valin, inspecteur général des Forces Aériennes, prononça le discours suivant :

Je suis venu apporter l'hommage officiel de l'Armée de l'Air aux morts des trois armées que nous recevons aujourd'hui.

C'est aussi au nom du Général de Gaulle et de tous ses compagnons des Forces Françaises Libres.



nie par M. Betolaud, ministre des Anciens Combattants, qui prononça une allocution, et par M. Max Lejeune, secrétaire d'Etat aux Forces Armées, qui déposa une gerbe devant l'un des cercueils.

Parmi la nombreuse assistance on remarquait la présence de :

M. le général Monclar, inspecteur général de la Légion étrangère.

M. Chevillon, commandant la 2^e Région militaire.

M. A.-W. Willoughby, consul d'Angleterre à Lille.

M. le chanoine Olphe-Gaillard, aumônier de la Marine.

Au nom de tous ceux qui, après avoir espéré et combattu sous le signe de la Croix de Lorraine, ont réalisé ce rêve tant désiré de rentrer au pays en vainqueurs, que je suis venu accueillir, ici, sur le sol de France, ceux qu'un injuste sort a privé de la même joie. Ils sont morts sur la terre étrangère, avant d'avoir vu se lever l'aube de la victoire, et cependant, autant que nous, ils avaient mérité de voir ce beau jour.

Ils étaient accourus de tous les coins du monde, à l'appel lancé par le Général de Gaulle, au soir du 18 juin 1940. Qui, en avions, bravant les défenses ennemies et même amies, qui en bateaux à travers les champs de mines et les sous-marins de l'adver-

saire, qui à pied dans la neige des Pyrénées, qui en voitures à travers l'immense Sahara ou la brousse des lointains territoires de l'Union Française, ils avaient rejoint en Angleterre les glorieux soldats de Narwick. Mais, hélas! blessure, maladie ou accident, arrêtait là, pour eux, l'épopée.

Tandis que leurs compagnons continuaient l'histoire glorieuse de la France à Bir-Hakeim ou à El Alamein, sur toutes les mers du globe et dans tous les ciels de bataille, ils mourraient sur un lit d'hôpital.

Malgré l'entier dévouement et les soins remarquables du personnel médical britannique, qu'il m'a été permis souvent d'admirer, et auquel je me plais à rendre hommage, il est bien triste de mourir loin des siens et quelquefois sans comprendre la langue en laquelle une voix cependant affectueuse vous prodigue les derniers encouragements.

Parmi tous ces Français que nous saluons aujourd'hui à leur retour sur la terre natale, je sais qu'il y a beaucoup d'aviateurs. Je le sais parce que j'ai vécu leur vie et que j'ai connu leur mort.

Vous êtes là, Bouquillard, le seul de nos pilotes ayant participé à la bataille d'Angleterre,

Vous êtes là, de Maismont, le fantassin aviateur, abattu au cours d'un bombardement et prisonnier en Abyssinie, dès que vous êtes libéré à Adis-Abeba, l'on vous trouve au Groupe « Lorraine » en 1941, pour la campagne de Cyrénaïque, en 1942 avec la Légion Etrangère à El-Alamein, en 43 et 44, au Groupe « Lorraine » à nouveau, pour le débarquement de Normandie.

Condamné à mort, par l'ennemi, vous avez failli être exécuté. Vous avez risqué cent fois votre vie sous le feu des mitrailleuses ou des canons terrestres et aériens, et vous êtes venu tomber, victime de l'accident le plus banal, le jour même où vous partiez pour atterrir en France,

Vous êtes là, de Thuisy, vous qui regardiez la vie et la mort avec le même dédain, et vous, Colcanap, le petit Breton qui se faisait étirer dans la chambre afin de gagner le pouce qui lui manquait pour devenir pilote, et tous les camarades, glorieux combattants, des Groupes « Lorraine », « Alsace », « Ile-de-France », et ceux des fameux Groupes de bombardement lourd « Guyenne » et « Tunisie », dont les avions désemparés se sont écrasés au petit matin, en quelque coin de la campagne anglaise, alors qu'ils revenaient de l'enfer de la Ruhr,

Vous êtes là, aussi, vous, tous les jeunes élèves encore en école, dont les ailes ont été prématurément brisées par la trahison du nuage de glace, la défaillance de vos machines ou à cause de cet excès de confiance d'où provient souvent la faute du réflexe qui ne pardonne pas aux hommes de l'Air.

Et si vous n'êtes pas devant nous, vous êtes aussi présents en nos esprits et en nos cœurs, vous, les disparus en mer des forces navales et des forces aériennes françaises libres.

Vous, les marins du « Surcouf » et du « Mimosa », et vous, les marins disparus des bateaux de commerce, torpillés alors qu'ils effectuaient leur tâche obscure et cependant indispensable,

Vous, Maurice Guedj, si modeste, le héros le plus pur et le plus glorieux de toute l'aviation de défense côtière alliée,

Vous, Hazard, et tous les autres dont les corps vivants et morts, accrochés à leur radeau de toile, ont été indéfiniment ballottés par les vagues sur des mers dont la guerre avait chassé tous les navires,

Ah, mes camarades, que votre dépouille mortelle soit présente ou absente, nous vous accueillons tous. Vous êtes tous vivants en notre souvenir, nous vous saluons tous en vainqueurs, car c'est grâce à votre sacrifice que les enfants de France peuvent encore chanter avec ferveur l'hymne du poète :

« Gloire à notre France Eternelle,
« Gloire à ceux qui sont morts pour elle,
« Aux martyrs, aux vaillants, aux forts,
« A ceux qu'enflamme leur exemple,
« Qui veulent place dans le temple,
« Et qui mourront comme ils sont morts. »

*

MESSE A LA MÉMOIRE DU GÉNÉRAL THIERRY D'ARGENLIEU

Le dimanche 12 décembre, en l'église Saint-Louis des Invalides, a été célébré un service à la mémoire du général Thierry d'Argenlieu, officier de la Légion d'honneur, chef d'état-major de la IX^e Armée, tombé au Champ d'honneur le 19 mai 1940, à Gouy (Aisne), et de son fils, l'enseigne de vaisseau Louis Thierry d'Argenlieu, pilote à la première flottille de chasse du porte-avion « Arromanches », disparu en mer en service aérien commandé le 22 juin 1948.

Assistaient à cette cérémonie :

Les membres de la famille Thierry d'Argenlieu, parmi lesquels l'amiral d'Argenlieu, grand chancelier de l'Ordre de la Libération.

S.E. l'Ambassadeur du Canada et S.E. l'Ambassadeur de Belgique, le général Chomel représentant du général de Gaulle.

M. le Vice-Président du Conseil d'Etat et M. le Grand Chancelier de la Légion d'honneur.

M. le général d'armée de Lattre de Tassigny et le représentant de S.E. le Nonce apostolique et des Ambassadeurs de Chine, des Etats-Unis et de Grande-Bretagne.

MM. le Préfet de la Seine, le Président du Conseil municipal de Paris, et les représentants des ministres de la Défense Nationale, Guerre, Marine et Air, Justice, France d'Outre-Mer et du Préfet de Police.

MM. les généraux Catroux, Lechères, Revers, Kœnig, Valin, Chouteau, Dewink, Bertrand.

M. le général de Larminat, président de l'Association des Français Libres.

MM. les membres du Conseil de l'Ordre de la Libération, MM. les anciens ministres Jacquinot, Michelet, Soustelle..., et des membres des Assemblées.

Les représentants de l'Ecole de Guerre, du 151^e R.I. de la 1^{re} Flottille de Chasse Aéronavale, de la IX^e armée et des anciens combattants.

A LA MÉMOIRE DU GÉNÉRAL BROSSET

Le général de Larminat et les anciens de la 1^{re} D.F.L. ont fait célébrer, le 19 décembre, dans l'église Saint-Louis-des-Invalides, un service religieux à la mémoire de leur chef, le général Diégo Brosset et de leurs camarades tombés au cours de si nombreux combats.

Il y a en effet 4 ans, le 20 novembre, que la 1^{re} D.F.L. lancée dans l'offensive qui devait libérer Belfort et le Sud de l'Alsace, apprenait avec stupeur une nouvelle qui lui semblait inimaginable, la mort de son chef survenue brusquement en pleine victoire par suite d'un accident de combat : en voulant éviter un trou de mine sur le pont du Rain près de Champagny, la jeep légendaire avait dérapé dans le torrent et le général, ayant frappé de la tête sur le pare-brise, était tombé évanoui dans l'eau et n'avait pu en être retiré à temps.

Les deuils qui accompagnent toujours les victoires étaient profondément ressentis dans cette 1^{re} D.F.L. composée uniquement de volontaires ayant « rejoint » au prix de durs sacrifices et où régnait une camaraderie cimentée par les combats, les épreuves en commun et l'esprit sportif, sérieux et plein de joie et d'audace, qu'avait su créer à force d'énergie le général Brosset. Mais si tous gardaient dans leur cœur le souvenir de chefs et de camarades tombés pour la victoire, ils restaient résolument optimistes et pleins d'entrain, comme le souhaitait le général.

Après le 20 novembre 1944, la Division continua sous l'impulsion d'un des siens à gagner d'autres batailles, mais sa joie faite de confiance et de jeunesse a désormais une ombre : la 1^{re} D.F.L. a perdu celui qui l'avait façonnée à son image en Tunisie au cours des combats d'Italie et de France et en avait fait une sorte de force de la nature d'une valeur militaire indiscutée adaptée aux combats modernes.

C'est pour le repos de l'âme de ce chef, tant admiré et aimé, qui était pour eux un frère aîné infiniment respecté, que les anciens de la 1^{re} D.F.L. ont fait dire une messe le 19 décembre, dans ce sanctuaire des gloires de l'armée française.

Beaucoup d'anciens entouraient Mme Brosset et sa famille ; de nombreux amis étaient venus également, malgré le froid.

M. Chalandon représentait M. Betolaud, ministre des Anciens Combattants.

L'amiral Auboyneau représentait le général de Gaulle, et l'amiral Thierry d'Argenlieu.

On remarquait la présence du général Catroux, du général Masson représentant le général Kœnig, ancien commandant de la 1^{re} D.F.L., du colonel Edon représentant le général Juin, de Mme de Hautecloque.

Les anciens ont été très sensibles à la présence du général de Lattre de Tassigny, à celles du général du Vigier, du général de Montsabert, du colonel Vésinet, représentant la 2^e D.B., venus apporter le témoignage de leur fidèle souvenir.

L'ARBRE DE NOEL DE LA SECTION DE PARIS

L'Arbre de Noël organisé par l'Association des Français Libres a eu lieu le dimanche 26 décembre dans le cadre moderne de la Maison de la Chimie, sous la présidence effective du Général de Larminat.

Près de 600 enfants accompagnés de leurs parents assistaient à cette belle manifestation qui a fait la joie de tous.

Le programme des amusements comportait en particulier des clowns et danseurs qui ont provoqué les rires de toute l'assistance. Un prestidigitateur a eu un très gros succès parmi les grands dont certains ont essayé en vain de lui poser des pièges.

Un magnifique arbre de Noël tout constellé de lumières vives et multicolores a occasionné des cris d'enthousiasme et d'admiration parmi les jeunes spectateurs.

Un délicieux goûter fut servi et les papas ont été très heureux d'y rencontrer d'anciens camarades à qui ils ont pu présenter leur famille.

Enfin une distribution de jouets bien organisée et tant attendue est venue récompenser les enfants qui, de leurs petits doigts impatientes et fébriles, ont eu vite fait d'ouvrir les paquets pour y trouver leur cadeau de Noël.

Pour clôturer cette fête, le Général de Larminat a prononcé une courte allocution et a présenté ses vœux.

L'ARBRE DE NOEL POUR LES ENFANTS DE NOS ANGLAISES MARIÉES A DES F.F.L.

Tous les jeudis après-midi, les Anglaises mariées à des F.F.L. se réunissent avec leurs enfants dans les salons de notre Free French Club, 12, Rond-Point-des-Champs-Élysées.

Le 6 janvier ces enfants ont eu leur arbre de Noël, un superbe goûter et des jouets qui leur furent distribués par le Père Noël lui-même.

Les mamans avaient participé à l'abondance du goûter fort prisé des enfants, y compris le traditionnel Christmas pudding.

Nos gosses franco-britanniques ouvrirent de grands yeux crédules à l'apparition du Père Noël, vêtu de rouge, barbu à souhait, et la distribution des jouets se fit dans l'enthousiasme ému d'une curiosité confiante ou amusée suivant l'âge.

M. de La Valette adressa en anglais quelques mots de bienvenue et de souhaits à l'adresse de nos couples d'entente cordiale A.F.L., de la part du comité directeur de l'A.F.L.

Le vin d'honneur de l'amitié fut offert à quelques mamans et notamment à Mmes Pelletier, Bonifas et Montieth qui avaient aidé à la réussite de cette petite fête par leur activité dévouée, sous l'égide de Mlle Lièvre notre assistante-sociale jamais défaillante.

Mrs Hendry, anglaise amie et résidente en France de longue date, représentait les Comités de diverses associations britanniques dans notre pays.

RÉCEPTION DE LA R.A.F.A. AU FREE FRENCH CLUB

Le 17 décembre, à 21 heures, nous avions le plaisir de recevoir dans les salons du Free French Club, 12, Rond-Point-des-Champs-Élysées, le président, le Comité de direction et quelques membres de la « Royal Air Force Association ».

Notre président, le général de Larminat, avait convié à cette réunion intime nos camarades britanniques de la R.A.F. avec lesquels nous avons établi un contact amical, afin de marquer une fois de plus cet esprit d'union et d'amitié qui s'affirma aux heures les plus cruelles de la guerre, par une fraternité d'armes que rien ne saurait effacer.

Lorsqu'on a, devant le danger commun, vécu les mêmes instants tragiques, combattu côte à côte, subi les mêmes angoisses et les mêmes espoirs, on ne saurait oublier, après la bataille, que dans le camp de la liberté de tous les hommes sont frères et se doivent de rester telles que soient les exigences du Politique ou de l'Economique internationaux.

Nous n'oublions pas l'accueil généreux que fut celui de nos amis britanniques à l'égard des Français Libres de toutes armes qui vécurent de longs mois sur le sol de la Grande-Bretagne.

Le général de Larminat, souffrant, dut avec regret se faire excuser auprès de ses invités. Le général Valin voulut bien présider à cette réunion et adressa les paroles de bienvenue à nos camarades de la R.A.F.A. auxquelles répondit cordialement l'Air Vice Marshall R.A. George, attaché militaire de l'Air à l'ambassade britannique et président de la Royal Air Force Association.

M. de La Valette porta les toasts d'usage à Sa Majesté le roi d'Angleterre, au Président de la République française, à l'Angleterre, à la France et aux membres de nos deux Associations.

La réunion fut empreinte de franche camaraderie, nous eûmes le plaisir d'y voir entre autres personnalités :

Mrs George, Mr. G.C. Gilmore « Chairman », de la R.A.F.A. ; le général de brigade E. Cawdron, président de la British Legion ; Mr. J. Allden, vice-président de la R.A.F.A. ; le marquis Amolio et Moya ; M. P.F. Lines, secrétaire ; le lieutenant-colonel Izzano ; Mr. J.L. Little ; Mr. Barnes, trésorier ; M. Michel Naniche, « French Liaison » ; Mr. A. Zeff ; M.W.W. Jackson ; Mr. Margry ; Mr. R.B. Norman ; Mr. Besarcier ; Mr. Aungier ; Mrs A. Hyde-Joncla, etc...

Nous eûmes le grand plaisir de voir notre ami Pierre Clostermann au débotté puisque, arrivant à Paris à l'instant, il avait tenu à assister à cette réunion. Pierre Clostermann appartient aux deux associations.

Parmi les nôtres : Mme la générale de Larminat, la comtesse de Fleurieu, Mme la générale et Mlle Valin, Mme Laurent-Champrosay, M. et Mme de Cidrac, le lieutenant-colonel et Mme Goussault, le colonel Pouyade, le commandant Garot, Maître Maurice Blum, Mlle Montboines, M. Guy Vourh, le lieutenant-colonel Soufflet, le lieutenant-colonel Charles, le lieutenant-colonel et Mme de Saint-Péreuse, Mme de La Valette et beaucoup d'autres amis.

NOS AMIS AU GRAND CŒUR

(Suite de la page 12)

ressé par les vibrants appels de Mme Deshon à la radio y vint lui-même pour la prier de parler au programme radiophonique de la Légion et de donner une conférence aux Femmes Auxiliaires.

Voulez-vous une autre histoire, touchante aussi ? Je laisse parler Mary Deshon : « La Parent-Teacher Association » a choisi un garçon et une fille et l'un de ses membres sera désigné pour correspondre avec eux. Le groupement est enchanté à l'idée de cette correspondance. Les membres uniront leurs efforts afin de faire au mieux, pour ces deux enfants, Francis L.C. et Jeannine D.

Roger C. a été choisi par la Présidente de l'Association, Mrs M...

La petite Claude-Pierrette F... (trois ou quatre ans) a été choisie par une petite fille aux cheveux blonds-platine, la fille de Mrs C... Les photographies des enfants et les notes correspondant à chacun d'eux avaient été affichées sur un grand panneau dans la salle de l'Association où je donnais ma conférence. Lorsque j'eus parlé, j'invitai les femmes de mon auditoire à examiner les photos et les documents afin de se familiariser avec mes enfants.

La petite fille blonde qui souffre de rhumatisme cardiaque est fille unique. Rentrant de l'école, elle vint rejoindre sa mère à l'association. Elle se dirigea vers la photographie de Claude-Pierrette, se tourna vers sa mère et dit : « S'il vous plaît, maman, choisissez celle-ci. Enfin, j'aurai une petite sœur. Voyez-vous, elle n'a ni maman, ni papa, et peut-être qu'un jour nous pourrions vraiment l'avoir avec nous pour toujours. » Sa mère lui répondit qu'il y en avait peut-être d'autres parmi ces enfants dont l'âge serait plus près du sien et conviendrait mieux pour la correspondance. « Maman, dit notre petite blonde, cela m'est égal, j'adore ce bébé et je le veux. »

Tout cela n'est-il pas attendrissant de bonté pure et généreuse ?

« Jacques L.M... me disait encore Mary Deshon, a écrit à sa marraine la plus affectueuse lettre que vous puissiez imaginer. Il y avait aussi un mot d'une tante de Jacques. Mrs M... est venue aussitôt pour me demander de lui traduire ces lettres. Et le croiriez-vous, lorsque j'eus achevé la traduction, nous pleurons toutes deux. »

Mrs Herlihy chargée de la production « Open House » à la Radio va organiser une réunion périodique des mairaines où elles liront les lettres de leurs protégés pour les transmettre sur les ondes. « Dans quelque temps je formerai un groupement des mairaines, dit Mary Deshon, afin qu'elles puissent discuter périodiquement des affaires de leurs filleuls et échanger leurs idées. »

D'autres cas témoignent de cette admirable bonne volonté et de cette grandeur d'âme que manifestent à notre égard nos amis américains.

Merci à vous, Mary Deshon, pour votre dévouement à notre grande cause. Merci aux parrains et mairaines de nos orphelins de la France Libre. Merci à tous ceux qui aident à notre tâche.

Nous associons volontiers, aux noms des bienfaiteurs dans cette expression de notre reconnaissance, ceux du consul de France à Boston, M. Chambon, lui-même grand résistant, et comme me le disait Mme Deshon, « ancien client » de Dachau, celui de M. de Montalembert, vice-consul, et ceux de M. Weiner, attaché pour l'information, et de Mme Petit, du Consulat.

P. de LA VALETTE.

ÉCHOS DE NOS SECTIONS

SECTIONS D'OUTRE-MER

Rabat. — Depuis le passage à PARIS de M. PASCOUET, Secrétaire Général du Groupe du Maroc, nous avons le plaisir d'enregistrer un regain d'activité des F.F.L. dans le Protectorat. D'une part, la liste de nos malades parrainés par le groupe du Maroc s'allonge : 4 à RABAT, 5 à CASABLANCA, 1 à MEKNES, 1 à FEZ, et d'autre part, nous avons reçu pour les malades en traitement dans les sanatoria et hôpitaux de la métropole 1 caisse de cigarettes et 1 caisse de chocolat. Nous adressons à toutes les Sections du Protectorat et à leur Groupe Central nos plus vifs remerciements pour l'aide diligente et généreuse qu'ils nous apportent.

Bamako. — Comme nous l'avions précédemment annoncé, le Médecin-Colonel VERNIER, a profité de la saison favorable pour organiser actuellement sa fête annuelle. Celle-ci vient d'avoir lieu et a remporté le plus vif succès à tous points de vue; nous ne pouvons pas encore chiffrer le résultat, mais nos espoirs les plus optimistes ne seront certainement pas déçus. Nous tenons à féliciter tout particulièrement de cette réussite M. RAYNAUD, Vice-Président, ainsi que MM. CREUZET ex-F.N.F.L. et RODRIGUE, Secrétaire.

Niamey. — Par suite du départ de plusieurs membres l'ancien Comité a été dissout et un nouveau Bureau a été élu :

Président : M. BASTCH.

Secrétaire : Adjudant FLOCH.

Trésorier : Sergent-Chef DIEYE FARA.

Avec toutes nos félicitations, nous souhaitons aux nouveaux élus le plus brillant accomplissement de la tâche qu'ils ont bien voulu accepter et que le précédent bureau avait remarquablement amorcée.

Pointe-Noire. — Le Commandant BRISBARRE, Président de la Section locale, vient de créer une Section annexe Africaine dont le Bureau restreint est ainsi constitué :

Président-Secrétaire : SAMBA (Croix de Guerre, 2 citations).

Chargé des F.N.F.L. : MAKAYA.

Grâce à cette initiative les anciens militaires Africains se trouvent ainsi réunis mensuellement; ils ont même organisé une fête à l'occasion du 28 août 1943 qui a rapporté 14.710 fr.

Le Commandant BRISBARRE a formé en outre le projet d'ériger à POINTE-NOIRE un monument destiné à commémorer la première venue du Général de GAULLE dans cette ville.

Fort-Lamy. — Avant de quitter le Tchad où il était Commandant Militaire et Président de notre Section, le Colonel BERNARD a tenu à rendre hommage au Général LECLERC en inaugurant à FORT-LAMY une plaque de bronze scellée à l'entrée de la Maison qu'il a habitée de 1940 à 1942. Nous le remercions très sincèrement ainsi que tous les F.F.L. de ce Territoire de cette délicate attention. Nous relaterons par ailleurs cette inauguration.

Papeete. — Les Français Libres de Tahiti n'ont pas manqué cette année encore de nous apporter leur

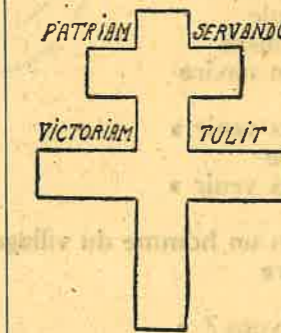
concoeur et nous les remercions très sincèrement, ainsi que leur Président M. HERVE, de la somme de 254.275 fr. qu'ils nous ont fait parvenir dernièrement. Il n'est pas inutile de souligner par ailleurs l'effort soutenu par cette section qui, très éloignée de la métropole, vient elle-même en aide à 43 familles nécessiteuses. C'est là un bel exemple de la vitalité de l'Association qui se substitue souvent aux Pouvoirs Publics inopérants dans le règlement des Pensions à temps voulu.

INAUGURATION D'UNE PLAQUE DE BRONZE A LA MAISON HABITÉE PAR LE GÉNÉRAL LECLERC A FORT-LAMY

Une cérémonie hautement symbolique s'est déroulée à FORT-LAMY, le 12 décembre 1948 sur l'initiative du Colonel BERNARD, Commandant Militaire du Tchad : une plaque de bronze a été scellée à l'entrée de la Maison habitée par le Général LECLERC, de décembre 1940 à avril 1942.

La population Tchadienne assistait toute entière à cette inauguration; avec la même marque de fidélité les autorités civiles et militaires entourées de nombreux Africains, ont ainsi pieusement rendu hommage à son souvenir impérissable; le Gouverneur ROGUE était lui-même présent ainsi que Monseigneur DU BOUCHET et le Colonel BERNARD. Une compagnie du Régiment de Tirailleurs Sénégalais du Tchad avec Drapeau et fanfare, rendait les honneurs.

Après une allocution en tous points remarquable du Colonel BERNARD dont nous ne pouvons hélas publier le texte, l'inscription portée sur la plaque de bronze fut dévoilée et lue à haute voix :



ICI A HABITE

de décembre 1940
à avril 1942, le colonel
puis général LECLERC
Philippe-François-Marie
de HAUTECLOCQUE
22 novembre 1902-
27 novembre 1947

Dans cette demeure, il
a pensé, médité et prié
pour que renaisse la
France libérée de ses
chaînes

De son âme ardente de chef sont nées ses victoires :
Koufra - Fezzan - Tripolitaine - Tunisie - Paris
Strasbourg - Berchtesgaden

Passants, comme lui, croyez en la France
Comme lui, agissez pour la France

Soyez des LECLERC

Cette maison est confiée à la garde du Régiment
de Tirailleurs Sénégalais du Tchad.

LUNE DE MORT

Nous publions aujourd'hui des vers, écrits en Angleterre, en 1943, par un jeune Français Libre, Jean-Claude Diamand-Berger, et publiés après sa mort, par un ami. A 20 ans, il avait quitté une vie facile pour choisir le combat et le risque. Il voulait être un témoin et son propre témoin, acteur et non spectateur, dans le drame qui se jouait.

« Si je veux être publié, écrivait-il à un ami, c'est que j'ai quelque chose à dire ». Son message, il a à peine pu l'exprimer en quelques poèmes, qui sont à son image : aussi purs, aussi fermes, aussi beaux que l'était son âme, et pleins d'un lyrisme ardent.

Obligé de quitter les parachutistes, il réussit à se faire affecter sur le front de Normandie, quelques jours après le débarquement. Deux jours plus tard, il était tué, au cours d'une mission photographique qu'il avait entreprise seul.

J'ai suivi les feuilles mortes
jusqu'en haut de la colline.

Fille, fille, où courez-vous
Ah ! laissez-moi, j'ai trop de peine.

Elle revint avec le fleuve
des hommes graves aux voix graves
qui parlaient de blé et de pain
la rapportèrent à l'Eglise
Sur ses joues des étoiles bleues.

J'ai suivi les feuilles sèches
Fille, fille, où courez-vous.
Je m'en vais avec les flammes
dans les scènes hantées par le vent.

Le village se décrochait de son rêve
maison par maison en geignant
De la dernière toute seule
« Ici Londres » à la dernière
La Radio nue comme un navire
criait en pleine solitude
« Violette ne pourra plus venir »
De la dernière toute seule
« Violette ne pourra plus venir »

Violette, de son vrai nom un homme du village
est mort dans la torture

« Fille, fille, où courez-vous ? »
Où m'en irais-je, où m'en irais-je
Puisqu'il faut bien que je m'en aille
Elle se tordait dans le vent
qui tordait les arbres autour.

Violette ne pourra plus venir
Ils lui ont écrasé la tête
Ils lui ont écrasé les jambes
ils ont pris son corps de sable
ils l'ont déchiré lentement

des astres sortaient de sa tête.
« Filles, filles, où courez-vous,
Pourquoi courir ? Pourquoi courir ?
Vous avez bien le temps ! »

Nous avons bien le temps.

Leurs voix écrasées se baissaient
mêlées au passage du fleuve
elles marchaient très lentement
recourbées autour de leur cœur

« Violette ne pourra plus venir ».

Des hommes graves aux voix graves
l'ont emportée parmi les rues
la cloche aveugle de l'église
les enfonçait dans le village
entre les maisons refermées
qu'élevaient les distances du soir.

Quand donc cela finira-t-il
les armes venaient lentement
sur la neige et sur la mer
les armes venaient d'Angleterre.

Quand donc cela finira-t-il ?

Femmes de sang, femmes de larmes
femmes plus seules que la nuit
Femmes plus seules que la terre.

Elle labourait toute seule
avec la traînée de ses enfants perdus
avec la traînée de la terre sèche
le ciel se soulevait en un sillon de larmes
sous le soc de ses yeux, Femme plus seule que
[la terre
plus seule que la nuit, femme sculptée dans la
[misère

Jeunes mariées veuves vivantes
veuves dont les maris sont en voyage de mort
on ne sait quand il rentrera.
« Filles, filles, où courez-vous,
vous avez bien le temps ».

Nous avons bien le temps.

A la montagne au bord du ciel
où le ciel a la forme d'un coquillage
où le ciel et la neige se cisèlent avec un rire
plus fou plus continu que les pleurs de mon cœur
Toutes les femmes du village
m'enviaient parce qu'il était là
tout jeune et quand il roulait une cigarette, les
[pins

chantaient au bord du torrent
et quand il rejetait ses cheveux vers la nuit
et quand il souriait en me regardant avec ses
yeux qui m'accordaient à l'infini
et quand il rêvait à côté de moi, les yeux si va-
gues, l'âme si lointaine
que les fées du torrent se relevaient et venaient
pleurer près de moi
les chansons le réveillaient de l'autre côté de
son rêve
et il m'emmenait à travers les arbres
et il m'emmenait à travers sa voix.

Il me parlait, je passais sous ses paroles
douce en moi-même, ô l'immobile beau voyage
J'étais auprès de lui dans la maison de sa voix
comme près du soleil dans le grand vent sur la
[montagne.

J'étais auprès de lui réfugiée au fond de moi,
j'épiais le soir qui montait comme une folie dans
la profondeur de ses yeux
ses bras me retenaient, m'attiraient au moment
où j'allais mourir
et maintenant me voilà seule.

« Violette ne pourra plus venir ».

Les crapauds chantent dans la nuit
pourquoi verser mes propres larmes
Il suffit de mourir en allée dans la nuit
si je n'ai plus ses bras pour me rendre mon
[corps.

« Filles, filles, où courez-vous, où courez-vous ? »
Les femmes du village
pleuraient lentement dans les rues
qu'elles laissaient creuses et mortes

piétinement et les sanglots de poussière et de
[cuivre.

L'eau du torrent qui s'en allait
chantait doucement sur les pierres.

NOS INFORMATIONS

TRANSFERT DE SERVICE

Le service de « LA CARTE D'INVALIDITE » est transféré à compter du 5 JANVIER 1949, du 106 de la rue d'Amsterdam (9^e) au 105 de la rue Réaumur (2^e).

SECTION DU MORBIHAN

Nous adressons toutes nos félicitations à M. LE DRESSAY et au capitaine FRAC qui ont organisé récemment à Vannes la nuit des F.F.L. dont la réussite a été due à leur grand dévouement.

DISCIPLINE

Sur la proposition de la Commission d'Admission, le Comité Directeur a prononcé la radiation de l'Association du titulaire de la carte portant le N° 19.750.

BAGAGES EN INSTANCE

L'Organe Central des F.F.L. a reçu de Marseille des bagages d'anciens Français Libres. Ces bagages sont tous en très mauvais état (fermés avec du fil de fer — noms portés à la craie...). Si les propriétaires de ces bagages ne peuvent être touchés dans un délai de 2 mois, le contenu des bagages sera, après réunion d'une Commission et établissement d'un procès-verbal, inventorié et probablement incinéré compte tenu de son état.

Les bagages détenus appartiennent à :

MM. BERTIN — DE LA BOLLARDIERE — BOURGEOIS — DESMARETS — GAILLARD — HAECK — LAMIRE — LASCOMBES — LASSIMONE — MAGNIN — NOURI — NEWGAST — PONSIN — SARLAT — DE TARLE.

Ces bagages sont à réclamer à M. le Commandant de l'Organe Central des F.F.L., 2, avenue de Saxe, à Paris (7^e).

MARINS DE COMMERCE

De très nombreux F.N.F.L. de la Marine de Commerce en particulier, réunissant vingt-quatre mois de navigation (ou plus) en zone dangereuse, n'ont pas encore adressé leur demande de Croix de Guerre.

Nous prions instamment nos camarades intéressés de déposer dans les meilleurs délais leur demande à leur bureau de l'Inscription Maritime.

Les ex-F.N.F.L. (Marine de Guerre), réunissant les conditions, doivent adresser leurs demandes à leur Bureau Maritime des Matricules (ex-B.M.R.).

RECLASSEMENT

Nous prions nos camarades susceptibles de nous aider en reclassement dans la Marine Marchande ou la Marine de pêche des ex-F.N.F.L. actuellement sans embarquement, de bien vouloir le faire connaître en nous écrivant au Siège Central (Section Marine).

Nous les en remercions à l'avance.

AVIS DE CONCOURS

BANQUE DE L'ALGERIE

Avis de concours pour l'emploi de rédacteur

Un concours pour dix emplois de rédacteur à la Banque de l'Algérie aura lieu les 9 et 10 avril 1949;

20

Il sera ouvert aux candidats des deux sexes nés entre le 1^{er} janvier 1923 et le 31 décembre 1930, la limite d'âge supérieure étant élevée d'une durée égale au temps des services militaires obligatoires (service légal et mobilisation, captivité; service du travail obligatoire, déportation, internement, etc...).

Tous renseignements complémentaires peuvent être obtenus en s'adressant au siège social de la Banque de l'Algérie, 217, boulevard Saint-Germain, à Paris, ou aux directeurs des succursales de la banque en Algérie et en Tunisie.

Avis de concours pour l'emploi de secrétaire comptable

Un concours pour l'emploi de secrétaire comptable à la Banque de l'Algérie sera organisé le 20 mars 1949, les épreuves écrites auront lieu à cette date, pour l'Afrique du Nord, à Alger, Constantine, Oran et Tunis; pour la Métropole à Paris.

Tous renseignements complémentaires peuvent être obtenus, soit auprès des succursales d'Afrique du Nord, soit au siège social de la banque, 217, boulevard Saint-Germain, à PARIS-7^e.

*

Liste des Sections et Représentants de l'Association dans la Métropole

RECTIFICATIF AU N° 14 DE JANVIER

MORBIHAN. — Représentant à AURAY : M. Michel ROBERT, au Petit Pratel.

Représentant à VANNES : M. FRACQUE, Administrateur des Colonies. Chez M. LE DRESSAY, 5, place Saint-Pierre.

Représentant à ETEL : M. PERENNES.

PAS-DE-CALAIS. — LENS.

Président : M. Jack BLAISE (au lieu de M. SCHAFFNER).

COTISATIONS 1949

Afin de ne pas subir d'interruption dans le Service de la Revue, nous demandons instamment à nos membres de s'acquitter **DES MAINTENANT** de leur cotisation pour l'année 1949.

Nous rappelons que nos membres résidant dans la métropole doivent payer leur cotisation directement au Siège central.

Nous leur recommandons l'emploi du mandat payable à notre Compte Chèque Postal 5 126-45 Paris.

Pour la France et l'Union Française, la cotisation 1949 a été fixée à 400 francs (abonnement à la Revue compris).

COURRIER DES AMICALES

AMICALE DU B. I. M. P.

I — CITATIONS.

Viennent d'être cités :

A l'ordre de la Brigade :

1^{re} Classe Heitzmann : 3^e Cie.

1^{re} Classe Le Padellec : 1^{re} Cie.

A l'ordre du Régiment :

Sous-lieutenant Attal : 1^{re} Cie.

Sergent-chef Benaïch : C. A.

Ces citations comportent l'attribution de la Croix de Guerre.

II. — Nous avons reçu avec plaisir, à Paris, le commandant Magendie, rentrant d'un séjour de 2 ans en Côte Française des Somalis. Désigné comme membre du Comité Directeur de l'Amicale, nous espérons que l'affectation qu'il recevra à l'issue de son congé lui permettra de donner à l'Amicale toute l'aide dynamique et avisée dont nous le savons capable.

III. — D'une lettre du sergent-chef MAESTRACCI, ancien de la 2^e Cie, actuellement en Indochine, nous extrayons ces quelques renseignements sur la mort de l'adjudant-chef Quefellec :

« Le 17 août, notre cher Noël Quefellec est tombé à la tête de sa Section en pleine embuscade. Pauvre Quefellec alors qu'il n'était que blessé, mais gravement, il a dit à son adjoint de prendre sa carabine et de le laisser. Mais les Viets étaient nombreux... A l'arrivée des renforts, il était « achevé ». J'ai pu dernièrement aller m'incliner sur sa tombe, près d'Angkor... »

La nouvelle de la mort du « Bouc » a été, pour ceux qui l'ont bien connu, un choc douloureux. Ils savent qu'il était non seulement un combattant au courage calme et résolu, mais encore un camarade profondément attachant.

Nous prions Mme Quefellec de bien vouloir croire à notre douloureuse sympathie.

IV. — Mme Magny nous apprend que le corps de son fils, le commandant Magny, ancien commandant du B.I.M.P. en Italie, vient d'être ramené en France. Il est inhumé au cimetière de Cottenchy, dans la Somme.

Mme Magny serait infiniment reconnaissante à tout Ancien du Bataillon qui pourrait lui communiquer une photo de son fils. Voici son adresse : 18, rue de Versailles, Chevreuse (S.-et-O.).

V. — Plusieurs anciens nous ont demandé de leur préciser les droits des ex-F.F.L. en matière de pécule. Voici les renseignements recueillis auprès de l'Organe Central des F.F.L.

1) « Pécule F.F.L. Londres » : Ce pécule était constitué uniquement par les militaires mariés de tout grade, suivant leur consentement.

Le pécule F.F.L. comprend :

1^o Une retenue faite sur la solde du militaire en cause.

2^o Les allocations familiales auxquelles il peut prétendre.

La liquidation est assurée par :

M. le Directeur du Budget et du Contentieux, service du Pécule F.F.L., 10, rue Saint-Dominique, Paris.

2) *Charges de famille* : Les militaires mariés n'ayant pas constitué de pécule F.F.L. ont droit, dans les limites de la circulaire 2412/INTG/4 du 19 août 1944, à un rappel de charges de famille au taux F.F.L.

Un questionnaire à remplir par l'intéressé est étudié par l'Organe Central F.F.L., 2, avenue de Saxe, à Paris, qui établit, s'il y a lieu, le décompte des droits.

Le paiement incombe au Centre Territorial d'Administration et de Comptabilité de Paris.

3) *Income-tax* : Une retenue a été faite sur la solde des militaires au titre de l'Income-tax (impôt anglais sur les salaires) qui a son équivalent en France : l'impôt cédulaire.

Un impôt dûment perçu ne peut être, en aucun cas, remboursé.

Aucune retenue sur les soldes n'a jamais été opérée pour constitution de pécule autre que le pécule F.F.L.

4) *Pécule d'ancienneté* : Seuls, les militaires en situation d'activité et titulaires d'engagement à terme fixe, lors de leur ralliement aux F.F.L., et n'ayant aucune interruption de service, peuvent prétendre au pécule d'ancienneté.

Le militaire en cause adresse une demande à sa dernière Unité en y joignant :

- 1 déclaration sur l'honneur.
- 1 demande modèle N° 2 en double exemplaire.
- 1 demande modèle N° 3 en double exemplaire.
- 1 état signalétique de ses services.
- 1 copie de la fiche de démobilisation.
- 1 attestation de la Gendarmerie ou du Commissariat de police de non emploi réservé.

Le modèle de ces formules est à réclamer à l'Organe Central des F.F.L., 2, avenue de Saxe.

Au cas où l'Unité est dissoute, cette liquidation est assurée par le Bureau de Comptabilité de rattachement de l'Unité qui a démobilisé le militaire. (Pour le B.I.M.P., c'est le C.A.T.C. de Toulon.)

5) *Pécule du démobilisé* : En dehors du pécule d'ancienneté, un pécule est prévu pour les engagés, les rengagés ou recrutés par l'acte dit loi du 5 octobre 1940. Il s'élève à 2.000 francs pour 3 ans de service avec majoration de 1.000 francs par année supplémentaire. Pour recevoir ce pécule, les intéressés doivent adresser une demande à leur dernière Unité en y joignant un état signalétique de ses services. Comme dans beaucoup de cas, ces Unités sont dissoutes, ce travail incombe au Bureau de Comptabilité de rattachement de ces dites Unités. (C.A.T.C. de Toulon pour le B.I.M.P.)

VI. — Nous rappelons que la cotisation de membre de l'Amicale a été fixée, pour 1949, à 300 fr. (plus 50 fr. de droit d'inscription pour les nouveaux adhérents).

Mandat à adresser à :

M. le Président de l'Amicale des Anciens du B. I. M. P., 12, rond-point des Champs-Élysées, Paris. Compte Chèque postal : Paris 6456-06.

21

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

L'Assemblée Générale annuelle de l'Association se tiendra à Paris, salle Richelieu, à la Sorbonne, les 2 et 3 avril 1949.

ORDRE DU JOUR :

Rapport moral et de gestion ;
Rapport de la gestion financière 1948 ;
Projet de budget 1949 ;
Rapports des divers services ;
Renouvellement partiel des membres du Comité Directeur ;
Cotisations (taux annuel, taux de rachat) ;
Motions diverses présentées par les sections.

Conformément au Règlement intérieur, les membres ne pouvant assister à l'Assemblée Générale peuvent se faire représenter par un membre de leur choix, en utilisant le modèle de délégation de pouvoir ci-dessous.

Il est rappelé que seuls les membres à jour de leur cotisation auront accès à l'Assemblée Générale ou pourront s'y faire représenter.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES 2 ET 3 AVRIL 1949

DÉLÉGATION DE POUVOIR

Je soussigné :

NOM Prénoms

Qualité Carte de membre n°

Adresse

donne pouvoir à M Carte de membre n°

pour me représenter à l'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ASSOCIATION.

Date et signature :

MONUMENT AUX MORTS DE LA FRANCE LIBRE

(Huitième Liste de Souscription)

Jean-Patrick et Christian LAROCHE. Fr.	5.000	M. JAZE	500
M. AUZILLON Aimé (complément de son versement du 18 mai 1948)	500	M. SHEIDT Joseph	200
M. E. GRUET	320	M. DAUVIACH	500
M. LEMARINEL (2 ^e versement en souvenir de son fils Jacques LEMARINEL, tué le 18 juin 1944 en Italie)	4.000	M. DUPOUY Albert	400
M. CARRAZ de la part de Mme MILLER..	1.060	M. MORAND Gabriel	300
D'un F.F.L. d'Edimbourg	1.060	Mme CORMIER	500
M. LAFONT Pierre	200	Mlle VABRE Germaine	500
M. BEAU	530	M. WINTZER et délégal. de Simmern	2.450
Mme BOURGET	200	M. BERTRAND Paul et délégation de Altenkirchen	1.500
M. et Mme CHAUVET	700	M. CARTON et délégation de Neuwied	1.400
M. DUPLAN	100	A.F.L. du MEXIQUE	98.836
Mlle MERLEN	100	A.F.L. DE JOHANNESBURG (4 ^e versement) de la part de :	
M. HECQUE	100	M. MIOT	2.228
M. ROBERT	100	M. CHEVRIER	1.061
Mme KEROIZIC	100	Vice-Consul PERCEAU	1.061
M. BORIES	100	Consul MILLET	3.342
M. GREVAIN	500	M. LIDCHI	3.342
Anonyme	1.000	Mme ROUBEIX G.	477
Lieutenant RAYEZ René (pour les anciens F.F.L. du 1 ^{er} régiment de Saphis marocains)	3.000	M. DESCY G.	5.305
Lieutenant-colonel DULAU	1.000	Mme GAUCHOT E.	1.114
Sergent-chef VACHER	1.000	Mme et M. MULLICAN	1.114
M. SAFFAR	2.000	M. GODET Roger	3.342
M. FOURNIERE	500	M. SENECHAL Jacques	531
Lieutenant JOURDAN René	500	A.F.L. DE BUENOS-AYRES	36.180
M. SCORVIDERE René	2.000	M. LESIEUR J. J.	1.000
M. THOMAS-FABRE Alix (en souvenir de son camarade de combat et ami Robert LEPLANQUAIS, lieutenant de Vaisseau, alias LEBLANC, arrêté à Toulon par la Gestapo le 31 juin 1944 et décédé le 5 juillet 1944)	200	M. LEVEQUE (à la mémoire de ses camarades du B.M. 5 - Première D.F.L. morts au combat)	500
M. BRUSSON Pierre	500	M. TOURNIER	400
M. GUINNEFOLLAU J.-E.	500	M. SIMON	200
M. GOHAR Mahmoud	500	M. et Mme BOUILLET (en souvenir de leur fils Pierre BOUILLET disparu en mer avec son bâtiment le 9 décembre 1942)	500
M. MARRAS Joseph (en souvenir de Bir-Hakeim)	200	M. DESCHAMPS Camille	600
M. BENEDICTUS Pierre	1.000	M. FABRE Henri	600
M. CASSIN René (2 ^e versement)	1.000	Lieutenant-Colonel SAMSON	500
A.F.L. DU GOLD-COAST :		M. FRANCOIS Alexis	300
De la part de :		M. ROYER Charles	600
M. et Mme MAISTRE Albert	1.000	M. FAYELLE René	200
M. de LAGNEUX	10.000	M. DESCROIX Robert	100
M. le Général VAUCÉL Marcel	1.000	M. BOISSONNEAU Max	200
M. ABBEY Victor	400	M. VIDAL Henri-Arthur	200
Sergent CAU	300	Docteur CATZ Michel	500
Anonyme	3.600	M. AUBIN Charles	500
Mlle H. S.	150	M. CELESTIN Marius	200
Révérénd Père FOUQUER	2.300	Adjudant ZAGHA	1.600
M. L. B.	200	Général MARCHAND René	1.000
M. NGUYEN	250	Anonyme	150
M. BENICHON	100	A.F.L. de NEW-YORK	45.793
Révérénd Père LAGUERRE	300	ASSOCIATION CROIX DE LORRAINE A LONDRES	112.000
Adjudant-chef BREGNARD	500		
A.F.L. de COBLENCE		Total de la 8 ^e liste	389.596
de la part de :		TOTAL GENERAL	2.185.293
M. HETTER-de-BOISLAMBERT	1.000		
M. JULITTE Pierre	400	Les dons sont reçus au siège central - Paris C.C.P., 5126-45 ou au siège de nos sections	
M. DELNEF Roland	500	Erratum 5 ^e liste :	
M. SCHERRER Jean-Paul	400	(Lire versement de M. LAFONT Pierre Fr.	200
M. PERLSTEIN Jules	2.000	BRUNET Henri	500
M. MAILLOUX Joseph	200	Sergent-Chef ROBERT	300
M. REGNAULT Lucien	100	au lieu de Sergent-Chef ROBERT) ..	1.000
M. CHEVALIER Lucien	1.000	Erratum 6 ^e liste :	
Général MOZAT	500	(Lire versement M. JEHL	1.000
		au lieu de A.F.L. Shanghai)	

LES FRANÇAIS LIBRES A L'HONNEUR

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés ou promus dans l'Ordre de la Légion d'Honneur :

GRAND OFFICIER

BREUILLAC Jean, Général de Division.

COMMANDEURS

GAUJOUR Robert, colonel.
GUYOT Jean-Marie, capitaine.
GENCE Paul, colonel.

OFFICIERS

PIGEONNEAU Jacques, chef de bataillon.
SAVON Georges, armateur à Port-Saïd.

CHEVALIERS

BEUN Paul (« J. O. » du 30-12-1948).
BLANC Jean (« J. O. » du 30-12-1948).
BOLLORE René, sous-lieutenant (« J. O. » du 30-12-1948).
BOURCART Robert, lieutenant (« J. O. » du 30-12-1948).
CASTAIGNS Paul, sous-lieutenant (« J. O. » du 30-12-1948).
COUPEZ Maurice, commandant (« J. O. » du 30-12-1948).
CRISTIANI Jacques, capitaine (« J. O. » du 30-12-1948).
MICHEL André, dit Trajan Saint-Luc (« J. O. » du 30-12-1948).
ORSINI Ange (pseudo Martin, chef de bataillon (« J. O. » du 30-12-1948).
ROY Jean, lieutenant (« J. O. » du 30-12-1948).
SARIDAKI Guy, sous-lieutenant (« J. O. » du 30-12-1948).
VALERIEU Honoré (« J. O. » du 30-12-1948).
CALISTI Ange, officier mécanicien (« J. O. » du 14-8-1948).
MORGANTI Pierre, capitaine de la marine marchande (« J. O. » du 14-8-1948).
PASCALIS, agent des Messageries Maritimes (« J. O. » du 14-8-1948).
LAROUCHE P.
RICKLIN J. (« J. O. » du 13-1-1949).
PONCET Iréné, lieutenant-colonel (« J. O. » du 7-1-1949).
SALASCA Xavier, lieutenant (« J. O. » du 7-1-1949).
BEECH, lieutenant.

MÉDAILLE MILITAIRE

La Médaille Militaire est conférée à :

CLOGENSON Raymond (« J. O. » du 9-12-1948).
AYMARD Pierre (« J. O. » du 19-12-1948), à titre posthume.
FOATTA Pierre, caporal-chef (« J. O. » du 3/4-1-1949), à titre posthume.
PAGEOT Marcel (« J. O. » du 3/4-1-1949), à titre posthume.
LUCE Edouard (« J. O. » du 2/4-1-1949), à titre posthume.
BERTELOOT Roger, sergent parachutiste de réserve.

MÉDAILLE DE LA RÉSISTANCE

Décret du 31 mars 1947 — J.O. du 23 décembre 1948
La médaille de la Résistance a été décernée à :

ALLAIN Jean, lieutenant.
ANGELI Jean-Baptiste.
BESREST, chef de bataillon.
BOUTILLON Marcel, lieutenant.
BRETTE Robert.
DE CORTA Renaud, chef de bataillon.
COURTECUISSÉ, capitaine.
CLEMENT Fernand, sous-lieutenant.
CROMBEZ Henri, adjudant-chef de gendarmerie.
COLAS André.
DURAND Pierre.
FOUCHARD Roger, adjudant.
FRANÇOIS André-Albert.
GRANGER Henri, lieutenant.
GUILLARD Henri.
GERARD André.
BEN ALI Hamoud, sergent-chef.
KAMINKER André, lieutenant.
LAUSSAC Bernard, dit de Lagarenne, sous-lieutenant.
LAURENT René.
LE COMTE Charles.
LACROIX Pierre.
MAGRIN-VERNERET, dit Monclar, lieutenant-colonel.
MEYER Jacques, commandant.
MATHIEU Pierre.
MAROLLEAU André.
MULLER Robert.
MICHEL Georges.
NAZAROFF, capitaine.
NEVEU Jean.
NETTER Lucien.
NEVEU Léon.
NEMERY Jacques.
O'CONNOR Abraham.
PECH Fernand, sous-lieutenant.
PALMIER Pierre, sous-lieutenant.
PETIT Henri.
ROYER Henri.
REYNAUD Jean.
RHEIMS Jean.
RENIER Louis, adjudant-chef.
SAINT-HILAIRE Gilbert, sergent.
SEYERT Jacques.
SCAFFA Rachel.
THOMAS, second-maitre.
TISSOT Louis.
VINCENT Paul, chef d'escadron.
GRANGER Henri, lieutenant.
VERNIOLLE Désiré.
VIALE Jules.
AUBOYNEAU, vice-amiral.
VALIN Martial, général.
BARON, gouverneur.
BOLLAERT Emile.
CATROUX (Mme la générale).
L'HUILLIER, commandant.
BAYROU Maurice.
FORMAN Jean.
MAGRIN-VERNERET, dit Monclar, général.
METGES Marcel.
DREYFUS Pierre.
BUTTIN, commandant.
GEOFFREY Hugues, lieutenant.
ESNAULT Yvon, lieutenant.
BELLENGER Louis, chef de bataillon.

PROMOTIONS

Sont promus :

Au grade de lieutenant-colonel

CREMIEU Jean,
LANGLOIS-DE-BAZILLAC Jacques

Au grade de commandant

ROZOY Manuel, capitaine, Armée de l'Air.
JEFFREDO Joseph, capitaine, Armée de l'Air.
BOUDIER Michel, capitaine, Armée de l'Air.
LAMY Jean, capitaine, Armée de l'Air.
GIRARDON Louis, capitaine, Armée de l'Air.
GAYCHMAN Georges, capitaine, Armée de l'Air.
GENTIL René, capitaine, Armée de l'Air.
LAURENT Pierre, capitaine, Armée de l'Air.

Au grade de capitaine

BEAUGE Henri, lieutenant.
LEPAGE Henri, lieutenant, Armée de l'Air.
FAYARD Henri, lieutenant, Armée de l'Air.
PERNOT Jean, lieutenant, Armée de l'Air.

Au grade de sous-lieutenant

BREGNARD Albert, adjudant-chef, Armée de l'Air.

Au grade d'officier principal des Equipages de la Flotte

COLMAY, officier de 1^{re} classe des Equipages.

Au grade de lieutenant de Vaisseau

P. DE GAULLE, enseigne de vaisseau de 1^{re} classe.

NOMINATIONS

Le général d'armée KENIG et le général d'armée MAST sont nommés membres permanents du Conseil supérieur de la Guerre, pour un an, à compter du 15-12-48.

DREYFUS Gilbert, capitaine, est nommé chef d'escadron.

M. BONNEAU, directeur d'Afrique Levant est nommé ambassadeur à Mexico.

Nous relevons avec plaisir dans le J.O. n° 292 du 11-12-1948, les promotions au tableau complémentaire d'avancement pour l'année 1947, dans le cadre des administrateurs civils, les noms de nos camarades :

MEDIONI Gilbert, pour la 1^{re} classe (1^{er} échelon).
DENIS Pierre, pour la 2^e classe (1^{er} échelon).

CAUDRON Léon, colonel.
COLLET Anne.
DOUGRADI Albert, adjudant.
DUFORET Abel, maréchal-des-logis.
LAUSSAC-DE-LAGARENNE (Mme).
YAKIE-DIOMANDE, adjudant-chef.
RICKLIN J.

A TITRE POSTHUME :

LE LAY Jean.
TRIPIER Paul, sous-lieutenant.
LAUSSAC Raymond, dit de Lagarenne, brigadier.
VIGNOT Joseph, matelot.
POSTIC Jean.
En outre, la Médaille de la Résistance est décernée à la 13^e demi-brigade de la Légion Etrangère, avec rosette.

MÉDAILLE DES ÉVADÉS

BOSCHE Georges.

MÉDAILLE DE L'AÉRONAUTIQUE

DUBEDOUT Charles.

MÉRITE MARITIME

OFFICIER

TISSIER Pierre, président de l'Office Scientifique et Technique des Pêches Maritimes.

CHEVALIERS

BERTIN Oscar, armateur.
COZIC Vincent, patron au Bornage.
DELAFON Michel, médecin.
DUPUIS Georges, officier mécanicien.
FAUVEL Célestin, officier mécanicien.
GIRRE Vincent, capitaine de la marine marchande.
IVEN René, capitaine au long cours.
FAGANO Louis, agent maritime à Lagos.
TEPHANY Jean, officier mécanicien.
THULOT Guy, C.L.C.
LE BOLES Henri, capitaine au long cours.

RECONNAISSANCE FRANÇAISE

LESTOCART Germain, médaille d'argent.
ROUSVAL Gabrielle, médaille d'argent.
DUBOULOZ, médaille de bronze.
REYNIERS Jehanne (J.O. du 23 juin 1948).

OFFICIER D'ACADÉMIE

RICKLIN J.

Changements d'adresse

Pour tous changements d'adresse, joindre la dernière bande et 20 francs en timbres.

Il ne sera pas tenu compte des notifications de changements d'adresses auxquelles cette somme ne serait pas jointe.

A nos Correspondants

Dans toute correspondance, mentionner le numéro de carte de membre. Joindre 15 fr. en timbre (ou un coupon réponse international).

Il ne sera pas répondu aux lettres ne contenant pas de timbre pour la réponse, ainsi qu'à celles émanant de membres non à jour de leur cotisation.

CARNET DE L'ASSOCIATION

FIANÇAILES

Notre Section de Sousse nous fait part des fiançailles de M. Victor BOKOBZA, ancien du 13^e B.M., 2^e D.B., avec Mlle Huguette SAADA, de Tunis.

*

MARIAGES

Notre camarade Henri SARRAMIA est heureux de faire part de son mariage avec Mlle Margot MASSE, le 30 octobre 1948, à Gujan-Mestras (Gironde).

GUEULIN Claude, ancien du B.I.M.P., a la joie de nous annoncer son mariage avec Mlle Lucienne L'HOSTIS, qui a été célébré au Havre le 7 août 1948.

Nous apprenons le mariage de notre camarade, le caporal Victor LE PADELLEC, avec Mme CHAUNDET, célébré le 18 décembre 1948 à Paris.

Le 8 janvier 1949, a été célébré, à Paris, le mariage de notre camarade Etienne DURAND, administrateur aux Colonies, avec Mlle Yolande AVIAS.

M. Alexandre LANTIEZ a l'honneur de faire part de son mariage avec Mlle Suzanne ROUSSELOZ, célébré le 20 décembre 1948 à Paris.

Nous apprenons avec joie le mariage de notre camarade, M. Jacques AUGENDRE, ancien lieutenant au B.M. 5, administrateur adjoint des colonies, Croix de Guerre 1939-45, Médaille de la Résistance, avec Mlle Colette MONNIER, qui a eu lieu le 19 janvier 1949 à Paris.

M. VANPOPERINGHE fait part de son remariage avec Mme la Baronne H. de LAVALETTE.

Nous apprenons le mariage du capitaine GLOAGUEN, F.F.L. de juin 1940, avec Mlle Lucette NAUD. Il se trouve actuellement au 2^e R.A.C.T. à Bizerte.

Le mariage de M. Jean SILVY, administrateur des colonies, Compagnon de la Libération, Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de Guerre 1939-45, avec Mlle Nicole DELAFON, a été célébré le 29 décembre 1948 en la cathédrale de Grenoble.

Notre camarade Henri HIRSCH fait part de son mariage avec Mlle Maria FISCHER, qui a eu lieu à Mulhouse le 18 janvier 1949.

M. Louis COLAS, F.N.F.L., de Saint-Brieuc, nous fait part de son mariage avec Mlle Renée CASSAGNES. La bénédiction nuptiale leur a été donnée, le mercredi 1^{er} décembre 1948, en l'église Saint-Jean de Tarbes.

M. Amadou BARRY, ex F.F.L., Compagnon de la Libération, est heureux de faire part de son mariage à tous ses amis de la « France Libre ». La cérémonie nuptiale a eu lieu le 25 décembre 1948 à Sebori.

Alain MONTARRAS, ancien du 1^{er} R.A. (3^e groupe), a épousé, le 26 octobre, à Paris, Mlle Grace Ellen BOS.

*

NAISSANCES

Notre section de Sousse a le plaisir de faire part de la naissance de la petite Andrée, au foyer de M. Roger ZANA, ancien B.M.21, 1^{er} D.F.L.

Notre camarade HOG Eric, ex-lieutenant M.N., est heureux d'annoncer la naissance de sa fille, Elisabeth-Mary, le 11 août 1948, à Beautiran (Gironde).

Nous apprenons la naissance du petit Jean-Louis au foyer de notre camarade HEURTEL Marcel, ex F.N.F.L., le 1^{er} décembre 1948, à Bègles (Gironde).

M. et Mme Louis TEXIER font part de la naissance de leur petite fille, Colette, le 19 décembre 1948, à AGEN.

M. LE GALL Joseph, adjudant chef, et Mme ont la joie de faire part de la naissance de leurs deux filles, Anne-Marie et Marie-Claude, le 14 août 1948, à Landerneau (Finistère).

M. et Mme DUMAS Paul ont le plaisir de faire part de la naissance de leur fils, Philippe, le 25 juillet 1948, à Saint-Mihiel (Meuse).

L'ingénieur mécanicien de la marine Jean VERGE et Mme ont la joie de faire part de la naissance de leurs fils, Jean-Pierre et Jean-Claude, le 31 décembre 1948.

Notre camarade G. F. de BAGNEUX, fait part de la naissance de sa fille Anne, le 25 décembre 1948, à Paris.

Gilbert BILLAUD, fils de notre camarade BILLAUD, ancien du 1^{er} régiment d'artillerie coloniale, a la joie de faire part de la naissance de sa petite sœur Christiane, le 15 décembre 1948.

M. VACARESE Georges, ancien du 1^{er} R.A., et Mme font part de la naissance de leur fille Jossètte, le 15 novembre 1948.

M. PLANCON Albert (ex Q.-M. à bord du « Triomphant ») et Mme ont l'honneur de faire part de la naissance de leur fille Denise, le 14 décembre 1948.

Le médecin capitaine RICKARD et Mme, Jacqueline et Jean-Michel ont la joie d'annoncer la

naissance de Christian, le 21 décembre 1948, à Pau.

Nous avons le plaisir de faire part de la naissance du petit Patrick, le 7 décembre 1948, au foyer de M. et Mme Roger DESNEIGES.

François-Gil BRUNET a la joie de faire part de la naissance de sa sœur Marie-Christine, le 17 décembre 1948, à Lannion.

Nous apprenons avec joie que notre camarade COLIN Julien, ancien du « Cap des Palmes » est l'heureux papa d'une petite fille prénommée Michelle, née le 2 décembre 1948 à Mandres (Haut-Marne).

M. et Mme TOMY LARA sont heureux d'annoncer la naissance de leur fils Patrice.

Le 20 octobre 1948 est née à Verneuil la petite Andrée, fille de notre camarade MIJOUANT Henry.

M. POIGET (ex-maréchal des logis chef du 1^{er} R. A. C. (10^e Batterie) et Mme ont la joie de faire part de la naissance de leur fils Alain, le 21 novembre 1948, à Dijon.

Benoit et Jacques LEBORGNE ont le plaisir d'annoncer la naissance de leur petit frère François, le 6 décembre 1948, à Lens.

M. et Mme Charles Ch. YERVANT ont le plaisir de faire part de la naissance de leur fils Jacques, le 25 novembre 1948.

Nous apprenons avec joie la venue en ce monde du petit Michel au foyer de Mme et M. Jean BOUCHER, du groupe « Lorraine ».

Simone, Jean et Chantal MASSOULARD sont heureux d'annoncer la naissance d'Alain, le 29 novembre 1948.

M. et Mme OBENANS font part de la naissance de leur fille Françoise-Lourde, née le 2 octobre 1948, à Oulgaret-Pondichéry (Indes Françaises).

Alain-José TERRASSON, fils de l'ancien du B M 4 est heureux de faire part de la venue en ce monde de sa petite sœur Mary-Hélène, le 22 octobre 1948, à Chréa (Algérie).

Jean-Claude ANSEMI, né le 20 mars 1945, a le plaisir de faire part de la naissance de son petit frère Pierre, né à Pointe-Noire le 29 mars 1947.

Notre camarade B. LABARRE a la joie d'annoncer la naissance de son fils Jean-Robert, le 23 février 1947 et de sa fille Jeannine, le 16 septembre 1948, tous deux nés à Pointe-Noire.

Le 15 septembre 1947 est né à Pointe-Noire, le petit Bernard, fils de notre camarade J. ULVOAS.

Le capitaine KIRSCH (ex-2^e D. B.) fait part

de la naissance de son fils Christian, le 29 décembre 1947.

Nous apprenons la naissance de la petite Marie-Cécile au foyer de notre camarade R. SAUBAT, le 5 mars 1948.

Le Commissaire de première classe de réserve L. GROSSIR a la joie de faire part de la naissance à Lorient de sa petite-fille Martine.

Nous apprenons de Pointe-Noire la naissance de Jean-Pierre, au foyer de notre camarade R. GUESDON.

Le lieutenant de vaisseau de réserve J. LABOUR fait part de la naissance de sa fille Marie-France, le 23 septembre 1948, à Saint-Mandé.

Le commandant BRISBARRE (ex-B.M. 4, ex-B.M. 11) a la joie d'annoncer la naissance de sa fille Marie-Louise, le 15 novembre 1948, à Pointe-Noire.

Le 4 décembre 1948 est née à Pointe-Noire la petite Marie-Louise au foyer de notre camarade A. BORSETTI (ex-B.M. 11).

M. Fernand BOULANGER (ex-2^e D.B. - 3-501) et Mme, née Janine HOCTIN (ex-F. N. F. L.) ont le plaisir de faire part de la naissance de leur troisième enfant Jean-Pierre, le 24 novembre 1948, à Vannes.

*

DECES

Notre camarade le pharmacien capitaine DESCHAMPS a la douleur de faire part du décès de sa mère, Mme Pierre DESCHAMPS, le 4 septembre 1948, à Aix-en-Provence.

C'est avec un grand regret que nous avons appris le décès survenu à Bruxelles le 4 octobre dernier de M. Michel POLAK, membre et bienfaiteur de la section de Belgique de l'A.F.L.

Nous apprenons de Sousse le décès de notre camarade Eugène ORTIS, ancien de la première D. F. L.

Notre section de Belgique a le regret de faire part du décès de notre camarade Robert COOPER, ex-steward-interprète à bord du « Cuba », survenu à New-York le 30 septembre 1948.

Nous apprenons d'Alger le décès de l'adjudant-chef DEBERNARDI, survenu le 3 janvier 1948.

C'est avec regret que nous venons d'apprendre le décès de notre camarade Alferd JAFFRE, ex-F.N.F.L., disparu en mer accidentellement le 22 décembre 1948.

Nous apprenons de Hanoi (Indochine) la mort survenue le 14 septembre 1948 aux environs de Hoa-Bihn, du lieutenant André DUBAR, ancien de la 11^e batterie du premier R. A.

PETITES ANNONCES

TARIF

Demandes d'emploi 40 fr. la ligne
Autres rubriques 100 fr. la ligne
Les petites annonces sont reçues directement à nos bureaux; elles peuvent également nous être adressées par correspondance accompagnées du montant de leur insertion.

DEMANDES D'EMPLOI

157. - M. MARTEAU, chez Mme BLAIN, 34, rue Jules - Guesde, Paris-14^e, demande place aide-comptable dans la Métropole.
158. - Loys MATHIEU, 12, rue Sergent-Razat, à TOULOUSE, demande place infirmier aux colonies.
159. - François MARTIN, 130, route de Pontoise, à ARGENTEUIL (S.-et-O.), demande place de soudeur à l'arc et autogène à DAKAR.
160. - Maurice CLOAREC, à HAUT-CHAMP-CONTRES (Loir-et-Cher), demande place de surveillant exploitation forestière, plantation café, Gabon, Cameroun.
161. - André RAYMOND, aux HAUTES-MERS, par Talmont (Vendée), maréchal des logis-chef en retraite, 48 ans, demande emploi gérant, surveillant de plantation, chauffeur, chef de personnel.
162. - M. DEMUYNCK, 86, rue de Bezons, à COLOMBES (Seine), demande emploi de bureau aux colonies (30 ans).
163. - Veuve d'un F.A.F.L. cherche situation dans un salon de coiffure ou de préférence dans un hôtel ayant son salon de coiffure. Possède le C. A. P. et diplôme pour soins de beauté et manucure. Ecrire à l'A.F.L. qui transmettra.
164. - Ancien officier de l'armée coloniale résidant à Vienne (Autriche), possédant

patente de représentant produits chimiques, denrées alimentaires et spiritueux, demande à représenter dans cette contrée et les pays limitrophes des industriels et commerçants français dans ces trois branches. Ecrire à l'A.F.L. qui transmettra.

OFFRES D'EMPLOI

165. - Disposons d'une place infirmier-moniteur pour préventorium dans le Var. Ecrire à l'Association.

LOGEMENT

166. - Cherche appartement 2 ou 3 pièces, Paris ou proche banlieue. Ecrire à M. Jean EMOND, 94, avenue Ledru-Rollin, LE PERREUX (Seine).

DIVERS

167. - Recherche, Paris ou petite banlieue, ménage ou dame seule pour prendre en pension un enfant de 5 ans 1/2 dont la mère travaille à Paris. Ecrire à l'A.F.L. qui transmettra.
168. - Recherche n° 3, 4 et 26 de la revue « France Libre », édition de Londres, ainsi que plaquette intitulée « Les timbres de la France Libre ». Faire offre à l'A.F.L. qui transmettra.
169. - Mme Vve CONRAD (chez M. MAUSANG), 9^e Légion, 6^e Escadron de G.R., Caserne Saint-Claude, à GRASSE (Alpes-Maritimes), mère du sergent CONRAD Jean-Lucien, mort en mer en septembre 40, lors du torpillage du « Laska », serait désireuse d'entrer en relation avec le sergent PINSARD.

Notre camarade Claude ARIEL, ex F.F.L., autrefois installé en Afrique du Nord, a transféré ses ateliers de *photogravure* à Paris, 88, rue de Ménilmontant (20^e). Il vous réservera le meilleur accueil, dans un esprit de bonne camaraderie, pour tous vos travaux, exécution de clichés pour toutes impressions, reproduction de document, etc., etc...

La Direction du

FREE FRENCH CLUB

12, Rond-Point des Champs-Élysées
PARIS (8^e)

Tél. Élysées 35-86

*vous informe qu'elle vient
de créer*

son MENU PRIX FIXE à 300 francs

comprenant

**1 hors-d'œuvre
1 plat garni
1 dessert
1 carafon de vin**

**SON SERVICE A LA CARTE
BAR — SALLE DE LECTURE
Salons de réunions pour Amicales**